

**www.e-rara.ch**

## **Tableau des guerres de la révolution de 1792 à 1815**

**Gayant, Paul**

**Paris, 1838**

**ETH-Bibliothek Zürich**

Shelf Mark: Rar 34404

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-73958>

Campagne de 1808.

---

### **www.e-rara.ch**

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

---

**Nutzungsbedingungen** Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

**Terms of Use** This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

**Conditions d'utilisation** Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

**Condizioni di utilizzo** Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

## CAMPAGNE DE 1808.

## GUERRES DE LA PÉNINSULE.

## I.

## OPÉRATIONS EN PORTUGAL.

Le corps d'observation de la Gironde entre en Espagne (18 octobre 1807).—Il côtoie la frontière du Portugal (du 13 au 19 novembre).—Il franchit l'Herjas (19 novembre).—S'empare d'Abrantès (23 novembre).—Entrée à Lisbonne (30 novembre).

Pendant les conférences de Tilsitt, Napoléon, trompé par les manières affectueuses d'Alexandre et par des hommages qu'il était en droit de juger sincères, crut avoir acquis, sur le continent, un fidèle et puissant allié. C'est là qu'il résolut d'attaquer l'Angleterre par le midi de l'Europe : il fut encouragé par son nouvel ami dans ce projet désastreux dont le résultat devait opérer une diversion si favorable aux souverains du nord.

Lors du début de la campagne de 1806, le faible cabinet de Madrid avait hasardé une démonstration hostile à la France; mais le repentir ne s'était pas long-temps fait attendre. A la rapidité des coups qui renversèrent la monarchie militaire de Frédéric, la cour de Charles IV pressentit

sa propre ruine et, dans son empressement à se jeter aux pieds du conquérant, elle courut au devant des mesures qui devaient l'accélérer.

Napoléon obtint le passage d'une armée destinée à détruire les comptoirs anglais de Lisbonne et d'Oporto : il obtint la coopération des troupes espagnoles ; il obtint l'envoi, sur les côtes de la mer Baltique, du marquis de la Romana, avec 22,000 hommes d'élite ; enfin, sous le prétexte de soutenir la première expédition, il obtint le droit de réunir au pied des Pyrénées 80,000 hommes, qu'il tint prêts à franchir la frontière au premier signal, et à saisir les positions propres à maîtriser la Péninsule.

Cet appendice de l'Europe n'a point de traits communs avec elle. Plus étendu, les géographes lui eussent, avec raison, donné le nom de partie du monde. Il se compose, comme l'Asie, d'un vaste plateau intérieur, entouré d'une ceinture de Cordilières qui projettent, de quatre côtés, des contreforts en gradins. A l'est, au sud et à l'ouest, le terrain descend jusqu'à la mer ; mais du côté du nord, il se rebrousse au fond des vallées de l'Èbre et du Duero, pour former le revers méridional de la chaîne des Pyrénées, et le massif de ses prolongemens, depuis les provinces basques jusqu'aux extrémités de la Galice. Une grande variété de température et de fertilité résulte du plus ou moins de hauteur de l'inclinaison ou de l'exposition des pentes. Le plateau central, légèrement incliné à l'ouest, renferme de vastes solitudes. Les rares cours d'eau qui fécondent la partie cultivée au sortir des plaines du centre, « se précipitent à la « mer par un courant rapide, creusant des crevasses profondes et escarpées « et offrant, à chaque pas, des scènes pittoresques et sauvages, des passages étroits et difficiles : on ne peut y faire quelques lieues sans rencontrer un ou plusieurs de ces défilés, comme les Thermopyles ou les « Fourches Caudines, dans lesquels deux ou trois centaines d'hommes suffisent pour arrêter des armées entières. Les ravins sont presque toujours à sec et cependant impraticables » (maréchal Suchet).

L'amphithéâtre occidental, qui contient le Portugal tout entier, se distingue, dans cette âpre contrée, par des aspérités plus rudes et, surtout, par la muraille naturelle qui le sépare de l'Espagne et qui en fait un vaste camp retranché.

Les deux Castilles et Madrid sont sur le plateau central. On y pénètre, au sortir des Pyrénées, par les deux routes royales de Bayonne et de Barcelone et par les chemins de Pampelune et de Saragosse. Ces communications traversent l'Èbre, et la première, qui est la plus directe, passe de la vallée de l'Èbre dans celle du Duero. Une armée française n'est donc affermie à Madrid qu'à la condition de dominer le cours de ces deux fleuves. C'est dans leurs bassins que sont situées les places fortes de

l'Espagne et que vivent des populations belliqueuses qui jamais n'ont accepté de joug. Mais Napoléon, qui venait de terrasser l'Europe entière, ne tint pas compte de cette première barrière et il lança ses troupes en avant croyant saisir une proie facile. Il commença par s'assurer la possession du Portugal.

Depuis le mois d'août, une armée de 25,000 hommes était réunie à Bayonne sous le nom de corps d'observation de la Gironde. Commandée en chef par Junot, elle formait trois divisions sous Delaborde, Loison et Travot, plus un corps de cavalerie sous Kellermann.

Le 18 octobre 1807, la tête de colonne passa la Bidassoa et quinze jours après, l'armée prit ses cantonnemens à Salamanque. On l'accueillit partout avec méfiance. Les capitaines-généraux de la Galice, de l'Estramadure et de l'Andalousie, qui avaient ordre de seconder ses opérations, réunissaient leurs forces : sur le Minho (8 à 10,000), sur le Tage (5 à 6000) et à Badajoz (5 à 6000).

Cependant la cour de Lisbonne, malgré les notes menaçantes des ambassadeurs de France et d'Espagne, attendait, sans s'émouvoir, le coup mortel. Pour l'arracher à ce sommeil léthargique, le cabinet de Londres se hâta d'armer une escadre dont le commodore Sydney-Smith eut le commandement. Mais Napoléon fit passer à Junot l'ordre d'entrer en Portugal, de marcher, sans s'arrêter un seul jour, droit à la capitale et de la saisir avant l'arrivée des Anglais. Junot remplit exactement cette mission.

Deux partis se présentaient : lever sur-le-champ le masque, suivre la route directe de Salamanque à Lisbonne, par Ciudad-Rodrigo, surprendre la place d'Almeida et s'engager par Celorico, dans une chaîne de gorges et de défilés longue de cinquante lieues : ou dissimuler encore ses projets, côtoyer la frontière jusqu'au Tage, puis courir à travers pays sur Lisbonne.

Le général en chef s'arrêta à cette dernière combinaison, comme plus propre à entretenir la funeste sécurité du gouvernement portugais. Il ébranla son armée en répandant le bruit qu'elle faisait partie d'une expédition préparée contre Gibraltar ; et il la transporta en cinq jours à Alcantara. Là, toujours avec la même rapidité, il franchit l'Herjas, ruisseau qui sépare les deux royaumes, et il s'avança sur Abrantès.

Pendant cinq jours, l'armée parcourut un pays désolé et stérile. La pluie ne cessa d'embarrasser sa marche, et le débordement des affluens du Tage arrêta tout court les convois et l'artillerie. Les vivres manquèrent et l'on ne put subsister qu'en arrachant aux rares habitans de cette malheureuse contrée leurs chétives provisions. Enfin on atteignit Abrantès sans rencontrer un seul soldat portugais. Junot réorganisa sur-le-

champ un corps de 7 à 8000 hommes et prit position à Punhète. Là, flanqué par le Tage et le Zézère, il somma de livrer Lisbonne le ministère portugais qui savait à peine que le territoire était envahi.

Le même jour, la flotte britannique parut à l'embouchure du Tage dont l'entrée lui fut refusée. La cour, espérant enfin satisfaire aux exigences de l'empereur, s'était décidée à rompre avec l'Angleterre. A cet acte de faiblesse, Sydney-Smith répondit par des hostilités immédiates. Une incroyable confusion régnait à Lisbonne, placé entre deux périls on ne sut point choisir. Aucune mesure n'avait été prise ; cependant 10,000 hommes de garnison, secondés par l'élan d'une ville de 200,000 âmes et par le débarquement des troupes anglaises qu'on attendait d'un instant à l'autre, offraient de puissans moyens de résistance. Mais, telle était alors la terreur inspirée par les armes françaises ! à l'injonction de Junot, ces ressources s'évanouirent et la famille royale donna au monde un effrayant spectacle. On la vit quitter son palais, gagner en larmes le rivage et s'embarquer à bord des vaisseaux anglais. On sut qu'elle abandonnait l'Europe pour le Brésil, et tout un peuple, ému de tant de détresse, ne trouva rien à lui offrir que de stériles vœux.

Après son départ, le commodore fit d'inutiles efforts pour exciter les sentimens nationaux. L'administration était confiée à un conseil de régence dont le premier soin fut de hâter l'arrivée des vainqueurs pour calmer l'effervescence de la populace.

Junot n'hésita pas à pousser en avant, sans canons, sans bagages, sans munitions. Les pluies continuaient, les fleuves, sortis de leur lit, couvraient toutes les routes. Il était impossible de marcher en ordre et 1500 soldats, au plus, avaient gardé leurs rangs, lorsqu'à la nuit on parvint aux portes de la ville. Il fallut payer d'audace ; le lendemain, cette poignée d'hommes, harrassée par la pénible course qu'elle venait de hasarder, fit son entrée à Lisbonne, au milieu de son immense population stupéfaite de tant de hardiesse. Cependant l'artillerie s'était transportée sur la rive gauche pour trouver une route voiturable, elle ne tarda pas à paraître ; le reste de l'armée vint à la file, et, avant que les Portugais fussent revenus de leur première surprise, elle s'était formée en prenant l'attitude imposante des troupes impériales. La flotte anglaise s'éloigna : les divisions espagnoles, se portant dans les Algarves et sur le Duero, complétèrent l'occupation du littoral de tout le royaume. Mais ce n'était là que le préambule des grandes scènes qui allaient se passer dans le reste de la Péninsule.

## II.

## OPÉRATIONS EN ESPAGNE.

Entrée en Espagne du deuxième corps d'observation de la Gironde (22 novembre 1807).—Du corps d'observation de l'Océan (9 janvier 1808).—Surprise de la citadelle de Pampelune (16 février).—De celle de Barcelone (28).—Entrée du corps d'observation des Pyrénées occidentales ( 0 mars).—Fuite de la cour.—Révolution d'Aranjuez.—Abdication de Charles IV (19 mars).—Entrée à Madrid de Murat (23 mars).—De Ferdinand VII (24).—Insurrection de Tolède (21 avril).—De Madrid (2 mai).—Insurrection générale (mai et juin).—Combats de Torrequemada (6 juin).—De Cabezón (12).—Occupation de Santander (23).—Bataille de Medina-del-Rio-Seco (14 juillet).—Entrée de Joseph à Madrid (20 juillet).—Premier siège de Saragosse (du 28 juin au 14 juillet).—Combat de Martorell ou d'Elbuch (7 juin).—Attaque de Valence (28 juin).—Combat d'Alcolea (7 juin).—Sac de Cordoue (7 juin).—Combats de Baylen (16, 17, 18, 19 juillet).—Retraite générale des Français (fin de juillet).

Au moment même où Junot entrait en Portugal, le 2<sup>e</sup> corps d'observation de la Gironde, composé des trois divisions Barbon, Vedel, Mahler, et d'un corps de cavalerie (28,000), commandé en chef par Dupont, passa la Bidassoa et se porta lentement à Valladolid. Lorsqu'il y eut établi son quartier général, le corps d'observation de l'Océan, sous les ordres de Moncey (28,000, divisions Musnier, Morlot et Gobert, cavalerie de Grouchy), entra dans les provinces basques.

D'un autre côté, 12 à 13,000 hommes se rassemblèrent à Perpignan, commandés par Duhesme : plusieurs divisions s'échelonnèrent, à l'intérieur, sur les routes du midi : la grande-armée fit un mouvement général sur sa droite : enfin, une conscription de 80,000 hommes fut décrétée par le sénat. Ces immenses préparatifs, qui ne diminuaient en rien l'armée d'Allemagne et qui excédaient, au-delà de toute proportion, les conventions arrêtées, annonçaient d'autres projets que celui de soumettre

le Portugal, qui n'avait point résisté. Mais la cour de Madrid n'osait pas même demander d'explications. A peine avait-elle 100,000 hommes sous les armes, y compris le corps de La Romana : rien n'était prêt pour la guerre, et le favori don Manuel Godoi, à qui Napoléon avait fait voir, en perspective, une partie des dépouilles de la maison de Bragance, avec un titre souverain, avait peine à revenir de ses brillantes illusions. On se garda de rien résoudre, et l'on se borna à recommander aux gouverneurs des villes et des provinces d'éviter de rompre avec les Français.

Bientôt le territoire fut envahi sur tous les points : Duhesme entra en Catalogne, et la division Darmagnac en Navarre. Ces deux généraux demandèrent impérieusement l'entrée des places fortes, dont les portes s'ouvrirent devant eux. Figières, Barcelone, Saint-Sébastien et Pampelune, reçurent leurs troupes. Les capitaines-généraux crurent au moins qu'on respecterait les citadelles de Pampelune et de Barcelone; mais, on en prit possession au moyen d'un mélange de ruse et de méprisante audace, qui blessa profondément l'honneur espagnol, et ne fut pas une des moindres causes de la fermentation qui ne tarda pas à se manifester.

Darmagnac s'était logé près de la citadelle. Pendant la nuit du 15 au 16 février, il cacha dans son hôtel un peloton de grenadiers. Dans la matinée suivante, des soldats répandus, comme au hasard, sur l'esplanade, se mirent à engager un combat à coups de boules de neige. Ce divertissement attira la garnison sur les remparts : il y eut bientôt entre les combattans et les spectateurs, un concert d'éclats de rire et de joyeux houras. Tout-à-coup, quelques hommes apostés se précipitent sur le pont-levis, désarment la sentinelle et saisissent les fusils du corps de garde. Aussitôt les grenadiers débouchent, l'arme au bras, de la maison du général et pénètrent dans la forteresse, où ils ne tardent pas à être suivis de la division entière.

Douze jours après, Duhesme obtint, par un moyen semblable, le même résultat. Il feignit un ordre de départ et commanda une grande revue; pendant les mouvemens multipliés qui attireraient toute l'attention d'hommes, d'ailleurs sans méfiance, on enleva brusquement la porte principale et la troupe fit irruption dans l'intérieur de la citadelle. Les gouverneurs, enchaînés par les ordres de la cour, dévorèrent en silence leur affront. Celui de Barcelone poussa la faiblesse jusqu'à livrer le fort de Mont-Jouy.

Maître de trois forteresses, qui semblaient former une base suffisante pour assurer ses communications, Napoléon fit avancer sur Vittoria le corps d'observation des Pyrénées occidentales (25,000), commandé par Bessières. Déjà plus de 100,000 hommes étaient en Espagne. Leur attitude arrogante, leur activité à mettre en état de défense les places dont

on s'était emparé, dévoilaient assez les desseins de l'empereur : pour lever tous les doutes, il appela au commandement général son beau-frère Murat, qui porta le quartier général à Burgos.

A ce coup de foudre, la cour, frémissant d'épouvante, s'enfuit à Aranjuez. Là, on se mit à agiter mille projets. On eut d'abord l'idée de résister ; on rappela les divisions auxiliaires de Junot : mais le plus profond abattement succéda bientôt à ce généreux élan, et l'on paraissait s'arrêter à la résolution d'imiter les princes de Bragance, de partir pour l'Amérique, lorsqu'une révolution de palais éclata dans Aranjuez. Les malheurs que l'imprévoyance du gouvernement faisait fondre sur le pays, furent attribués au favori. Un cri de fureur s'éleva contre lui : on envahit son hôtel, et il n'échappa au plus cruel supplice qu'en se dérochant à toutes les recherches. Le vieux monarque, cédant au vœu général, le dépouilla de ses dignités, et dès le même jour, comme s'il eût craint de ressaisir un pouvoir qu'il s'était habitué à laisser en d'autres mains, il abdiqua en faveur de son fils Ferdinand, qui résolut aussitôt de retourner à Madrid.

Cependant Murat, ayant laissé Bessières en observation aux bords du Duero, marchait militairement sur Madrid, où l'effervescence était grande. Il emmenait avec lui par les routes de Buytrago, Ségovie et Escorial, Dupont, Moncey et 6000 hommes de la garde. A la nouvelle des évènements d'Aranjuez, il pressa le pas en redoublant de précautions.

Le 23 mars, il fit son entrée dans la capitale, en roi : mais le lendemain, les Français furent témoins d'une scène d'enthousiasme qui donna la mesure des difficultés que l'on aurait à vaincre. Ferdinand arriva du côté opposé : la population entière, empressée sur ses pas, l'accueillit avec des transports, qui, au fond, exprimaient l'espoir d'un meilleur avenir et la haine de l'étranger.

Murat prit des positions militaires ; trois chaussées partent de Madrid pour Valence, l'Andalousie et le Portugal. Celle-ci était hors de la question. Dupont, avec sa première division et sa cavalerie, s'étendit jusqu'au Tage, pour surveiller les deux autres. Ses 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> divisions s'échelonnèrent par l'Escorial et Ségovie, pour maintenir la communication avec Bessières. Ferdinand ne songeait toutefois qu'à obtenir la paix. Il se hâta de contremander les mouvemens de troupes ordonnés par son père : il offrit même à l'ambassadeur français de faire rentrer en Portugal les corps auxiliaires : mais on reçut froidement ses avances. Tandis que le corps diplomatique se hâtait de le reconnaître, les délégués de l'empereur évitaient de lui donner le titre de roi. Une inquiétude mal dissimulée le gagna ; on lui apprit alors que Napoléon, irrité, se rendait en Espagne, pour prononcer entre son père et lui ; il se laissa entraîner à

courir au devant de son redoutable arbitre. Parvenu à Burgos, où il espérait le rencontrer, il s'informa de sa marche, on lui répondit qu'il le trouverait sans doute à Vittoria : après quelques hésitations, il poursuivit, non sans jeter un regard d'anxiété sur la route que couvraient les troupes françaises; il sut enfin que Napoléon n'avait point quitté Bayonne, et il comprit qu'on le conduisait à sa perte : mais il était trop tard pour reculer, et cédant à la fatalité, il sortit du royaume. Godoi, Charles IV, et le reste de la famille royale, arrivèrent sur ses pas à Bayonne.

Pendant que ces princes dégradés portaient aux pieds du conquérant leur triste débat, le peuple espagnol prenait une noble attitude. Les capitaines-généraux des provinces ordonnaient des armemens, et, dans les grandes villes, des symptômes journaliers faisaient pressentir une explosion prochaine. Déjà Dupont avait été forcé de se rendre d'Aranjuez à Tolède, pour réprimer une émeute qui avait éclaté aux cris de vive Ferdinand VII, lorsqu'un évènement plus sérieux troubla la capitale. On faisait les apprêts du départ des deux plus jeunes infans. Des groupes répandus autour du palais, exhalaient leur douleur et leur indignation, lorsqu'un aide-de-camp de Murat parut. La fureur populaire se tourne contre lui; on l'entoure, on le frappe, on menace ses jours, il va succomber; mais une patrouille qui survient le dégage. A cette nouvelle, Murat irrité, envoie sur le lieu de la scène un bataillon et deux pièces d'artillerie, dont l'arrivée produit une agitation nouvelle. Bientôt le conflit éclate; la troupe fait feu, et le peuple éperdu, s'enfuit par toute la ville en proférant des cris de mort. Au bout de quelques instans, Madrid entier est insurgé, on saisit partout des armes : on massacre les hommes isolés; on se rend maître des places et des rues principales. Cependant, la garnison (3 à 4000), rappelée dans ses quartiers par la générale, se forme en bataille, l'artillerie, les mamelucks, les lanciers polonais débouchent : la mitraille balaie les grandes rues, et la cavalerie, chargeant sur les masses, a bientôt déblayé la ville. Dans le même temps, des colonnes d'infanterie courent aux casernes, où les soldats espagnols sont consignés, et au parc d'artillerie : là, les insurgés les ont prévenus, ils ont entraîné les canonniers. Les Français sont accueillis par une décharge à mitraille; mais ils enlèvent intrépidement les pièces et le combat finit.

Madrid était pacifié, mais toutes les grandes villes s'insurgèrent. Partout des juntas s'organisèrent : celle de Séville s'empara plus tard au nom de Ferdinand VII, de l'autorité centrale, et se déclara junte suprême du gouvernement de l'Espagne et des Indes.

Les nouvelles de Bayonne achevèrent de déterminer le mouvement. L'Espagne apprit avec fureur que les Bourbons renonçaient à la couronne, et qu'une prétendue junte, réunie sur le territoire étranger, venait de

la décerner à Joseph Napoléon. Le cliquetis des armes retentit dans toutes les provinces; on prêta serment à Ferdinand, et la junta de Séville, au nom du roi, osa déclarer la guerre à l'empereur des Français.

C'était la même exaltation qui avait animé le comité de salut public : elle enfanta les mêmes prodiges de dévoûment et de constance. Si les succès furent moins brillans, c'est, qu'inférieur en nombre, on avait encore contre soi l'unité de vues, des soldats jusqu'alors invincibles et Napoléon. On profita toutefois de la première surprise. Les juntas de Galice et d'Andalousie, encouragées par les secours de l'Angleterre et par la proximité de plusieurs corps de troupes réglées, mirent deux armées en campagne, dont les opérations furent appuyées par une multitude de diversions.

Une aussi vaste insurrection n'était pas facile à combattre. Mais, dans ces sortes d'événemens, on se refuse toujours à l'évidence, on ne veut point reconnaître sa propre imprévoyance, on ne veut point s'avouer qu'on a dépassé les limites de la patience d'un peuple. Les généraux de l'empire semblèrent avoir oublié ce que peuvent les efforts d'une grande nation au désespoir. Ils ne se souvinrent pas mieux des leçons du maître, et en s'éparpillant dans tous les sens, ils se mirent hors d'état de frapper un coup décisif. L'occupation de Madrid leur parut un gage assuré de la soumission du royaume, ils crurent qu'il suffirait de se montrer sur les autres points pour enlever les juntas insurrectionnelles. Toutes les routes furent couvertes de colonnes françaises. Dupont, avec sa cavalerie et la division Barbou (12,000), traversa la Manche et se porta à Andujar, pour menacer Séville et dégager une escadre française qui se trouvait retenue dans le port de Cadix. Junot reçut l'ordre de l'appuyer, en faisant filer 3000 hommes par Badajoz, et Moncey, pour prendre sa gauche, sortit de Madrid à la tête de 6000 hommes et 800 chevaux, marchant sur Valence. Ces trois corps devaient comprimer tout le midi. Dans le même temps, deux colonnes de 4000 hommes chacune, sous Schwartz et Chabrand, débouchèrent de Barcelone, l'une sur Valence, dans le dessein de combiner son mouvement avec celui de Moncey, l'autre sur Saragosse, où Lefebvre Desnouettes conduisit directement par Pampelune un corps de formation nouvelle (6 régimens). Enfin Bessières, concentré à Burgos, fut chargé de tenir en échec les insurgés de la Galice et des Asturies, et de maintenir la communication avec la France; lui seul remplit sa mission.

L'évêque de Santander avait soulevé toute la province : il s'était emparé de Reynosa et Espinosa, débouchés des montagnes qui l'entourent, d'où il menaçait la vallée du Duero. Six bataillons se portèrent contre lui; mais, comme ils arrivaient à Reynosa, Valladolid fit son mouve-

ment. Le maréchal leur défendit de s'engager dans les montagnes, et il envoya contre ces nouveaux insurgés, Lasalle avec quatre bataillons et 700 chevaux. Arrivé à Torquemada, ce détachement trouva le pont de la Pisuerga barré par les habitans qui l'accueillirent à coups de fusil. Cette vaine résistance fut bientôt surmontée; le pont fut enlevé et la ville livrée à une de ces terribles exécutions militaires qui, depuis, furent si fréquentes. Au lieu de continuer sa route, Lasalle se porta sur Palencia pour le désarmer et rallier les bataillons de Reynosa. Il avait besoin de toutes ces forces; 5000 paysans, 300 cavaliers, conduits par un général expérimenté, Gregorio de la Cuesta, étaient sortis de Valladolid et marchaient à lui. On se heurta à deux lieues de la ville, près du bourg de Cabezon, où la route passe de la rive droite à la rive gauche de la Pisuerga. Les Espagnols, confians dans leur nombre, se mirent en bataille, la rivière à dos, et cette faute, si souvent fatale aux coalisés pendant la guerre de la révolution, eut ses conséquences ordinaires. Aux premiers coups de feu, la cavalerie de Cuesta, tournant bride, se précipita sur le pont : l'infanterie voulut fuir; mais l'encombrement du défilé lui fit éprouver d'énormes pertes. Le général espagnol, avec ses débris, se retira sur le royaume de Léon, sans s'arrêter à Valladolid. Lasalle y fit son entrée; puis, après avoir employé trois jours à désarmer les habitans, à se faire donner des otages, il retourna à Palencia pour appuyer l'expédition contre Santander, que l'on reprit aussitôt, et qui s'effectua sans grands obstacles. On pénétra par Reynosa et Espinosa, en culbutant des nuées de paysans, postés dans les gorges, et les deux corps, ayant fait leur jonction, parvinrent à Santander. L'évêque, la junte, les hommes armés disparurent, et l'insurrection fut assoupie.

Mais on avait à l'ouest à combattre un rassemblement plus aguerri. C'était l'armée de Galice qui avait trouvé, dans le corps d'expédition du Portugal, un solide noyau (8 à 10,000). Commandée par Blake, elle déboucha du royaume de Léon, rallia Cuesta à Benavente et se porta sur Valladolid, menaçant de s'établir entre Burgos et le Duero.

Bessières, affaibli par les renforts qu'il avait fournis à la garnison de Madrid, lui permit de s'avancer, jusqu'à ce qu'ayant reçu une division de la grande-armée, que conduisait Mouton, il se vit en mesure de reprendre l'offensive. A peine ces vaillantes troupes furent-elles à Burgos, qu'il les mena en trois jours à Palencia où il rallia Lasalle et où il apprit que l'ennemi se concentrait à Medina-del-Rio-Seco. Sans attendre le reste de l'armée il courut lui offrir la bataille.

Medina est situé sur le Rio-Seco, petite rivière qui, comme son nom l'indique, manque d'eau presque toute l'année. En avant de la ville sur la route de Palencia s'élèvent deux chaînes de collines sur lesquelles les

Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page. The text is mirrored and difficult to decipher.



**BESSIÈRES (Jean-Baptiste),**

Maréchal de France. — Duc d'Istrie. — Né à Pressac (Lot) le 5 août 1766. — Tué en 1813 la veille de la bataille de Lutzen.

**Bataille de Rio-Seco.**

Espagnols s'étaient rangés en deux lignes, la seconde s'adossant au ravin. Les généraux ennemis étaient parvenus sur le champ de bataille avec 28 à 30,000 hommes. Les Français n'en avaient pas plus de 11,000; mais dans ce nombre figuraient un régiment de cavalerie de la garde et des soldats qui avaient combattu à Friedland. Bessières n'hésita pas à commencer le feu. Il déploya devant la première ligne espagnole un rideau de tirailleurs soutenu par une brigade; puis il forma le gros de l'infanterie, sous Merle et Mouton, en colonne serrée au fond d'un vallon que suit la route, et qui sépare en deux parties le plateau où l'armée opposée avait pris position. Les généraux espagnols n'avaient aucune idée de ces manœuvres qui étaient devenues si familières aux Français: en un instant Merle dépassa la première ligne et se mit à gravir le plateau sur ses derrières, pendant qu'elle répondait de son mieux à la fusillade qui s'était engagée sur tout son front. L'effroi la saisit quand elle se vit entourée, et elle se débanda. Cependant Mouton avait continué à pousser en avant pour tenir en échec la seconde ligne. Elle se porta néanmoins au secours de la première en deux colonnes. Mais tandis qu'elles étaient rudement accueillies en tête, Lasalle, avec la cavalerie, les déborda par la gauche et les chargea en flanc. Elles ne tinrent pas contre ce double choc, tout s'enfuit, tout disparut. Les plus braves firent volte-face dans Medina, et tentèrent vainement de résister: on les déposta et la malheureuse ville paya cruellement le sang qu'elle avait coûté.

Le succès de Bessières remplit de joie l'empereur. Aux coups vigoureux que son lieutenant avait portés, il mesura les blessures que, sur tous les points, l'insurrection devait recevoir; il la vit abattue, prête à déposer les armes et il quitta Bayonne pour retourner à Paris en prescrivant à son frère de se hâter de prendre possession de la capitale.

Les communications étaient assurées. Cuesta était rejeté sur le bas Duero et Blake poursuivi par Bessières, refoulé jusqu'à l'Orvigo; Joseph fit donc à Madrid une entrée solennelle; mais l'aspect sinistre de cette grande ville témoignait assez que la guerre était loin d'être terminée.

Les généraux qui opéraient sur l'Ebre n'eurent que des succès partiels. Logroño fut soumis et Lefèvre-Desnouettes, après quelques manœuvres hors de la ville, renferma dans Saragosse les insurgés de l'Aragon que commandait don Juan Palafox. Mais cette antique cité montra dès-lors sa noble énergie: elle épuisa les efforts de Lefèvre, et Verdier, qui le remplaça, eut beau pousser l'attaque jusque dans l'enceinte de la ville, il ne réussit point à la désarmer ni à s'y affermir.

Les troupes de Catalogne ne firent aucun progrès; Schwartz fut arrêté tout court, au sortir de Martorel, par l'effet de l'une de ces anciennes coutumes que le temps n'avait point altérées en Espagne et dont

le soulèvement général du royaume tira un si grand parti. Cet usage, particulier à la Catalogne, obligeait tous les hommes à accourir en armes au son de la cloche municipale de leur commune.

A l'approche des Français le signal se fit entendre dans toute la vallée du Llobregat. Les somatens, c'est le nom qu'on donne aux miliciens ainsi convoqués, lui obéirent avec ardeur; favorisés par la nature du terrain, ils se jetèrent sur les pas de l'avant-garde de Schwartz. Elle poursuivit cependant sa marche en les dépostant; mais la cloche fatale retentissait toujours au loin, et d'instant en instant survenaient de nouveaux ennemis. Leur feu devint enfin si meurtrier et la route si difficile que le général fit battre la retraite. Il se reporta, non sans peine, à Martorel, et le lendemain, d'après les dispositions de la troupe, il eut le douleur de rentrer à Barcelone. Cet échec, que les Espagnols exaltèrent outre mesure, força Duhesme de rappeler Chabran, qui avait poussé jusqu'à Taragonne sans brûler une amorce. Sa colonne fut harcelée tout le long de la route, et le général en chef se porta à sa rencontre pour favoriser son retour.

Duhesme essaya vainement de venger ses lieutenans, il fut renfermé dans Barcelone, et plus tard Reille, arrivant de l'intérieur, ses efforts furent consacrés à ouvrir la communication avec lui.

La retraite de Chabran détruisit l'économie du plan de répression. Moncey, privé de l'appui qu'il devait trouver à sa gauche échoua contre le royaume de Valence. Parti de Cuenca le 11 juin, le maréchal trouva le pont du Cabriel défendu par une batterie de quatre pièces et par une nuée d'insurgés. Il attendit, pour ouvrir le feu, son artillerie que l'état des chemins retenait en arrière. Dès qu'il put disposer de quelques canons il ordonna l'attaque. En un clin-d'œil les positions furent enlevées, les Espagnols se replièrent en désordre sur les défilés de las Cabrillas. Ce sont des gorges qui traversent le contrefort qui sépare le Cabriel du Guadalaviar. Au-delà le terrain s'abaisse jusqu'à la mer, d'une richesse et d'une fertilité sans égales. On n'avait rien négligé pour disputer ce dernier passage. On y avait posté quelques troupes régulières, 3000 hommes de milice et de l'artillerie. Moncey les fit attaquer de front pendant qu'un détachement les tournait en se glissant sur les hauteurs entre les rochers et les précipices. Déconcertés, par cette manœuvre, ils s'enfuirent jusqu'à Valence, après avoir perdu 600 hommes.

A leur arrivée la ville entière se souleva transportée d'enthousiasme. Elle se compose de vastes faubourgs et d'une enceinte intérieure revêtue d'un vieux mur et défendue par une citadelle en ruines; sa population est de 100,000 âmes. Tout le monde se mit à l'œuvre; on dressa des batteries; on creusa des fossés; on barricada les rues; on prépara des mu-

nitions et l'on jeta, à une lieue des faubourgs, une forte avant-garde, couverte par un canal qui coupe le chemin de Cuenca.

Moncey, retardé pendant trois jours par la marche de ses convois, ne put troubler ces dispositions, et il ne fut en mesure que le 27. Il employa la journée entière à forcer l'avant-garde, à passer le canal, à disperser les tirailleurs qui, à l'aide des maisons et des nombreuses coupures du terrain, faisaient feu sur lui de tous côtés. Le lendemain, le combat s'engagea sous les murs de la ville. Mais l'effort désespéré des habitans l'emporta sur la tactique et la discipline. Le maréchal tenta sans succès d'enlever une des portes; après avoir perdu un millier d'hommes, il ne crut point pouvoir renouveler l'assaut, et comme la province de Cuenca s'était insurgée sur ses derrières, il se mit en retraite par la route royale dont l'accès présente moins d'aspérités. Les levées de Murcie cherchèrent à l'arrêter au passage du Xucar, mais il les écrasa et il parvint sans nouvelles pertes à Almanza, d'où il se porta à Albacete, puis à Ocaña.

Le rappel de Chabran avait compromis Moncey; l'échec du maréchal eut des conséquences plus funestes pour le 2<sup>e</sup> corps de la Gironde. Parvenu au Guadalquivir, Dupont eut ordre de pousser en avant. Il sortit d'Andujar par la route de Séville qui longe la rive gauche du fleuve, jusqu'à Alcolea, où elle repasse un moment sur la rive droite, pour traverser Cordoue. La tête du pont d'Alcolea était couverte de retranchemens, où 12 pièces étaient en batterie soutenues par 3000 hommes de troupes réglées. Ces positions ne tinrent pas deux heures; on les força, et la division espagnole se replia au-delà de Cordoue. Cette ville essaya d'arrêter les vainqueurs, elle ferma ses portes et les habitans firent feu. Vaine tentative, dont le seul effet fut d'attirer sur eux les malheurs d'un assaut.

Cependant Dupont mesurait avec inquiétude la distance qui le séparait encore de Cadix. Il s'était d'abord flatté d'y arriver par étapes, et ses premières marches, dans les plaines de la Manche, ne l'avaient point dé trompé. Mais, depuis qu'il avait dépassé les défilés de la Sierra-Morena, l'aspect du pays était tout autre. Des villages abandonnés, des villes se livrant au meurtre et au pillage, enfin, des corps d'armée où l'on reconnaissait la présence de troupes régulières, constataient l'exaltation que la junte de Séville avait fait naître, et les moyens qu'elle avait de la soutenir. Dans cette conjoncture, le général français prit le parti de se replier à Andujar, et d'appeler à lui ses deux autres divisions. Vedel se liâta de traverser la Manche et de se frayer le col de la Sierra-Morena, qu'occupaient déjà des bandes insurgées. Gobert (qui avait été échangé) s'échelonna en seconde ligne pour maintenir la communication avec Madrid. Dupont était disposé à évacuer l'Andalousie, des ordres

donnés de loin, basés sur une connaissance inexacte des faits et des localités, l'y retinrent. Cependant le but principal de l'expédition était manqué, l'escadre de Cadix avait été forcée de se rendre, et les corps qui devaient appuyer les deux ailes ne pouvaient rien pour les seconder; Moncey se retirait, et Junot était hors d'état de sortir du Portugal.

L'armée espagnole ne tarda pas à prendre l'initiative. La junte de Séville avait à sa portée les troupes du camp de Saint-Roch (10,000), celles qui étaient entrées en Portugal (5 à 6000); elles les augmenta de levées nouvelles. Elle tira de Cadix et de Gibraltar un beau matériel et elle forma trois divisions sous Théodore Reding, Coupigny, Jones une réserve sous La Peña et deux corps détachés sous De-La-Cruz et Valdecañaz (28,000 d'infanterie, 2000 chevaux) commandés en chef par Castaños.

Ces forces se portèrent sur le Guadalquivir. Castaños débuta par des pourparlers qui n'amènèrent aucun résultat. Pendant ces conférences inutiles, les troupes françaises occupèrent Jaen; mais, au premier mouvement de l'ennemi, Dupont se replia tout entier sur la rive droite du fleuve et ne songea plus qu'à en défendre l'accès. A cette époque de l'année sa tâche était compliquée, la sécheresse rendait plusieurs gués praticables, et la surveillance devait s'étendre sur des points d'une assez grande divergence.

Andujar est la clef de cette position défensive; car c'est là que la route, quittant la plaine et la rive gauche, commence sur l'autre rive à s'écarter du fleuve pour monter, en serpentant, le revers méridional de la Sierra-Morena. On se rend encore du lit de la rivière au sommet de la montagne par les communications secondaires de Mengibar à Guarroman par Baylen, et de Baeza par Linarès à Guarroman et la Caroline. La Caroline est à l'entrée du défilé de Despeña-Perros, porte du plateau intérieur; il y a de la Caroline à Andujar 12 lieues; d'Andujar à Baeza 12 lieues et de Baeza à la Caroline 8 à 9 lieues. Dupont, placé avec 20,000 hommes dans ce triangle de 33 lieues de périmètre, devait certainement s'y maintenir. Mais il y eut, dans ces tristes journées, une suite de malentendus et de faux mouvemens qui perdit tout et qui donna au soulèvement de l'Espagne une vigueur nouvelle.

Gastaños ayant porté son quartier général à Arjonilla, en avant d'Arjona, Dupont ordonna à Gobert de descendre des montagnes et d'entrer en ligne. De peur d'être tourné par sa droite, il fit détruire le pont de Marmolejo. Vedel fut placé à Baylen, Gobert à la Caroline, et Bélair avec un détachement de 1500 hommes au gué de Mengibar. Le quartier général, avec la colonne qui avait percé jusqu'à Cordoue, resta à Andujar.

Les deux armées, séparées par le Guadalquivir, s'abordèrent bientôt.

Castaños ouvrit le feu au pont d'Andujar; il fut repoussé; cependant les guerillas de Cruz défilèrent par Marmolejo, sur le flanc droit des Français, et Coupigny se montra sur leur gauche, à peu de distance du pont. Le général en chef, surpris de ce déploiement qui semblait préluder à un vif engagement, prescrivit dans la soirée à Vedel, de lui envoyer pendant la nuit une de ses brigades. L'ordre fut mal compris; aux instances de Dupont, Vedel crut qu'il s'agissait d'une bataille décisive, il ne voulut point se séparer de ses troupes et il conduisit en personne à Andujar sa division entière, laissant à Gobert le soin de défendre le Haut Guadalquivir.

Mais les mouvemens dont le général en chef avait conçu tant d'inquiétude n'étaient qu'une démonstration, destinée à lui cacher le vrai point d'attaque, et la faute de Vedel seconda puissamment les projets de l'ennemi. L'armée espagnole, que l'on croyait formée en masse au débouché de la route de Séville, profita de la nuit pour pivoter sur Castaños, et au point du jour, pendant que la canonnade recommençait devant Andujar, Reding avec la division de droite, composée de Suisses et de troupes réglées, surprit le gué de Mengibar, se mit en bataille sur la rive droite et menaça Baylen et Linares. Les Français plièrent sous le faix et se retirèrent, mais très lentement jusqu'à Baylen, en appelant du secours. Gobert accourut à la tête d'un régiment de cuirassiers, il ordonna la charge, il enfonça Reding; mais il tomba mortellement blessé, ses troupes s'arrêtèrent et le commandement se trouva dévolu à Dufour, qui se mit à reculer. Toutefois l'ennemi, loin de reprendre l'attaque, employa le reste de cette seconde journée à regagner l'autre rive. C'était s'avouer vaincu, et ce combat, en démasquant le plan des généraux ennemis, indiquait assez ce qu'il y avait à faire. Mais le jour suivant, Dupont se contenta de renvoyer Vedel à Baylen. Pendant que celui-ci revenait dans la position qu'il n'eût jamais dû quitter, d'étranges complications y étaient survenues. Dufour était encore à s'expliquer comment Reding avait pu se retirer au moment même où un nouvel effort lui eût donné la victoire, lorsqu'on lui apprit que Valdecañaz avait surpris le poste de Linares et que ses troupes filaient sur les hauteurs. A cette nouvelle, il crut tenir le nœud des combinaisons de l'ennemi, il crut l'armée entière engagée dans cette marche de flanc, et, impatient de la déjouer, il se hâta lui-même de saisir le col de la Sierra. En arrivant à Baylen, à la fin de cette journée si féconde en fatales méprises, Vedel fut singulièrement surpris de n'y trouver personne; il apprit le mouvement de Dufour, et, ne pouvant douter de ses motifs, il le suivit dès le lendemain, après en avoir averti le général en chef.

Une décision rapide eût sauvé le corps d'armée; mais Dupont perdit

en apprêts toute la journée du 18. A la nuit il s'ébranla dans l'ordre suivant : l'avant-garde (2600) conduite par lui-même, puis Barbou (7700), et enfin l'arrière-garde (1700). La route était encombrée d'une longue file de voitures; on chemina lentement, et le jour commençait à poindre lorsque l'avant-garde, en passant le pont de la Ramblar, fut accueillie à coups de fusil.

Le temps si mal employé par les Français avait été mis à profit par l'aile droite de l'armée espagnole. Dans la soirée même où Vedel rentrait à Baylen, Reding franchit pour la seconde fois le Guadalquivir. Le lendemain, il fit sa jonction avec Coupigny, puis ils se portèrent ensemble sur Baylen, où, à leur grande surprise, ils s'établirent sans coup-férir. Comprenant toute l'étendue de la faveur que leur offrait la fortune, après quelques heures de repos, ils se déterminèrent à marcher sur Andujar pour enlever Dupont.

On se heurta donc au débouché du pont de la Ramblar. Cette position était tout-à-fait au désavantage des Français; tandis que leurs adversaires s'étaient mis sans peine en bataille, ils étaient obligés, pour se déployer, de passer un défilé exposé au feu d'une artillerie bien servie. Ils parvinrent néanmoins à former leur ligne au prix de pertes considérables. Leurs pièces, à mesure qu'on les mettait en batterie, étaient à l'instant démontées, et ils ne pouvaient riposter à une violente canonnade; malgré ces obstacles, Dupont réussit à contenir les ailes de l'ennemi qui manœuvraient de manière à l'entasser dans le ravin. Mais lorsqu'il voulut aborder le centre, il éprouva une résistance dont ses efforts désespérés ne purent triompher. Les heures s'écoulaient, un soleil ardent accablait la troupe harassée par les fatigues de la nuit et des jours précédens. On se portait mollement au combat, quand à midi le canon de Castaños se fit entendre sur les derrières de la colonne. Alors Dupont tenta une dernière charge qui fut encore repoussée, et à la suite de cet échec, il demanda une suspension d'armes qui fut accordée sur-le-champ.

D'un autre côté, Vedel ayant poussé jusqu'à la Caroline, n'eut pas de peine à se convaincre que Dufour avait cédé à une fausse alerte; il pressentit dès-lors que Baylen devait être occupée et qu'il n'avait point une minute à perdre pour en déposter l'ennemi. Le 19 au matin, il revint sur ses pas, et il rentra à Guarroman pendant les dernières scènes du combat qui se livrait si près de lui. La troupe demanda à faire une halte que quelques incidens prolongèrent. On avait entendu distinctement le canon, mais le bruit ayant cessé, on croyait qu'il y avait eu une escarmouche insignifiante. Lorsque enfin on se remit en marche, on ne tarda pas à rencontrer les Espagnols et à savoir la triste vérité. Le premier mouvement de Vedel fut de tirer l'épée et de commencer le feu. Les deux

armées étaient dans une situation qui n'était pas sans exemple, et la victoire était réservée au plus audacieux. Si Dupont se trouvait pris entre Castaños et Reding, ce dernier était pris entre ses feux et ceux de Vedel, et des coups dirigés contre lui avec l'ensemble et la résolution dont Rivoli, Hohenlinden et d'autres rencontres offraient le souvenir, eussent entraîné son entière destruction.

Le choc imprévu de Vedel dérouta en effet l'ennemi. Un régiment fut enlevé et déjà tout pliait, quand un officier de l'état-major de Dupont, traversant le champ de bataille, vint lui apporter l'avis que l'on négociait et l'ordre de cesser le feu. Vedel obéit à contre-cœur, ne sachant au reste quelle était la nature des négociations. Elle était bien changée depuis quelques instans. L'avant-garde de Castaños avait atteint la rive droite de la Ramblar; l'exigence des vainqueurs devenait extrême, et il ne s'agissait plus d'une convention tendant à évacuer l'Andalousie. On demandait impérieusement une capitulation pure et simple, une capitulation en rase campagne! Vedel, indigné, fit proposer au général en chef de rompre les pourparlers et de s'en remettre au sort des armes; mais celui-ci ne trouva point, dit-on, dans sa troupe affaissée, l'énergie que supposait cette noble détermination. On signa donc une convention désastreuse, qui ne fut pas même exécutée, en vertu de laquelle les soldats qui venaient de combattre sous Dupont, durent déposer les armes, et les autres troupes se rendre dans les ports voisins pour être embarquées et conduites en France. Pendant les dernières entrevues, Vedel s'était éloigné; les Espagnols crièrent à la trahison, ils le sommèrent de s'arrêter, menaçant de passer au fil de l'épée les soldats qui étaient cernés. Son conseil de guerre émit l'avis de se soumettre, il céda; il en fut de même des autres corps, et les 18 à 20,000 hommes qui couvraient le midi de l'Espagne, furent perdus pour la cause française.

Cette catastrophe retentit dans toutes les parties de la Péninsule. Madrid, si morne depuis les journées de mai, s'exalta de plus belle. Des groupes animés se formèrent dans les places et les rues populeuses. Les noms de Baylen, de Castaños, volaient de bouche en bouche; on proférait contre la nouvelle cour des imprécations menaçantes, on invoquait l'armée victorieuse. La joie n'eut plus de bornes, lorsqu'on sut qu'elle s'avavançait à travers la Manche. Joseph ne crut point pouvoir lutter contre l'explosion que son arrivée promettait, et il donna l'ordre de se replier au-delà de l'Ebre.

---

### III.

#### SUITE DES OPÉRATIONS EN PORTUGAL.

Insurrection d'Oporto (11 juin).—Marche de Loison (17 juin au 1<sup>er</sup> juillet).—Insurrection des Algarves (9 juin).—De l'Alentejo (15 juin).—Débarquement des Anglais (30 juillet).—Combat de Rorissa (17 août).—Bataille de Vimeiro (21 août).—Capitulation de Cintra (30).

Après l'occupation de Lisbonne, Junot eut quelques ménagemens pour les autorités nommées par les princes de Bragançe. Mais à mesure que les corps de la Gironde et des Pyrénées s'avancèrent en Espagne, il fit de plus en plus sentir le poids de la conquête, et enfin il s'empara du gouvernement au nom de l'empereur. De ce moment, une sourde fermentation agita la capitale et s'étendit aux provinces les plus éloignées. L'escadre anglaise l'entretint en se montrant sur divers points de la côte. Toutefois, elle ne prit point terre, et elle ne réussit point à exciter de soulèvement. La révolution d'Aranjuez et la retraite des auxiliaires espagnols faillirent donner le signal; mais la contre-marche ordonnée par Ferdinand, l'ajourna. Enfin, l'émeute de Madrid, la formation des juntes avertirent les Portugais que le moment de secouer le joug était venu. Junot avait reçu l'ordre d'envoyer 3 à 4000 hommes sur la Basse-Guadiana et 4000 hommes à Ciudad-Rodrigo. Ces deux colonnes, dès les premiers pas, furent obligées de rétrograder. Les Espagnols leur barrèrent le passage, et les mouvemens qui éclatèrent sur leurs derrières les rappelèrent autour de Lisbonne. Depuis le Duero jusqu'à la frontière de la Galice, on se révolta contre l'autorité française. Loison fut chargé de frapper à mort cette insurrection en occupant Oporto, qui en était l'âme. Il passa le fleuve; mais la population entière se leva sur ses pas et le replia

sur Almeida. L'exemple gagna Coïmbre, les Algarves, coururent aux armes; Lisbonne même s'agita violemment, et Junot sentit la nécessité de s'y concentrer. Le soulèvement de l'Alentejo survint, qui menaça d'entraîner la capitale, il fallut agir avec vigueur. Loison (4000), à peine de retour de sa pénible excursion dans le Beira, fut appelé sur la rive gauche du Tage. Il marcha sur Evora, défit un secours espagnol et enleva la ville; mais l'apparition des troupes britanniques rendit ce succès inutile. Le jour même de la prise d'Evora, une première division anglaise, forte de 13,300 hommes, 200 chevaux et 18 canons, prit terre dans la petite baie du Mondego, commandée par Arthur Wellesley, si célèbre depuis sous le titre de duc de Wellington. Elle était suivie de deux autres corps que l'on attendait d'un instant à l'autre, sous les ordres de John Moore et de Dalrymple, à qui l'ancienneté donnait le commandement en chef. Le total de l'armée était d'environ 35,000 hommes.

Junot ne pouvait se sauver qu'en écrasant Wellington avant le débarquement des autres divisions. Mais la dispersion de ses troupes et la nécessité de contenir Lisbonne, ne lui permirent pas d'aborder les Anglais, avec la supériorité du nombre. Loison se hâta de gagner Abrantès, où il arriva le 9 août. Trois jours avant, Delaborde était sorti de Lisbonne avec 5000 hommes. Ces deux généraux remontèrent ensemble au nord, l'un en côtoyant le rivage, l'autre en marchant sur Coïmbre, où était réunie la foule des insurgés. Leur double mouvement avait pour but d'empêcher la jonction des Anglais et des levées portugaises. Il eut pour effet de séparer les deux colonnes françaises qui furent paralysées. Loison, entouré par la masse des habitans, ne put que battre en retraite, et Delaborde se heurta sur les hauteurs de Rorissa contre des forces triples. Wellington, impatient de se signaler avant l'arrivée de ses supérieurs, s'était mis en marche sans trop se soucier des troupes portugaises dont il n'avait tiré que 14 à 1500 hommes. Delaborde, forcé de reculer, le fit avec gloire. Déployé sur des collines qui dominant le pays, il obligea les Anglais à manœuvrer sur ses ailes pour le tourner, et il gagna le temps de se retirer dans une position plus forte, où il soutint le choc pendant quatre heures, comptant toujours que Loison accourrait au bruit du combat. Lorsqu'il eut perdu cette espérance, il continua à se retirer pied à pied. Tous deux se réunirent à Junot dans les lignes de Torres Vedras, retranchemens naturels qui étreignent Lisbonne. Déduction faite des garnisons, le général en chef n'avait en ligne que 12,000 hommes et 1500 chevaux. Les Anglais étaient 18,000, et l'on savait que Moore venait de débarquer avec 11,000 hommes. Il n'y avait pas un moment à perdre pour brusquer l'attaque contre Wellington. On s'y porta, on le trouva rangé sur une chaîne de mamelons qui encaissent la Maceira, petite rivière sur

laquelle est située Vimeiro. Junot prit pour but cette ville, et il ordonna l'assaut des hauteurs de manière à y pénétrer; on se mêla sur tout le front de bataille, et le combat se soutint pendant trois heures avec un rare acharnement. Enfin l'effort des Français échoua, ils se retirèrent à Lisbonne, où leur présence était nécessaire pour prévenir une explosion.

Le soir de la bataille, Dalrymple prit le commandement, et consentit à ouvrir des négociations, dont le résultat fut la convention de Cintra, aux termes de laquelle l'armée française fut transportée, avec armes et bagages, par la marine anglaise, dans les ports de l'ouest. Le feu, les maladies, les tempêtes qui l'assaillirent au retour, l'affaiblirent de 7000 hommes. A peine débarqués, elle se remit en marche pour passer de nouveau les Pyrénées.

#### IV.

##### LA GRANDE-ARMÉE ENVAHIT L'ESPAGNE.

La tête de colonne passe la Bidassoa (11 octobre 1808).—Combat de Logroño (25).—De Viana (25)  
—De Bilbao (31).—De Guenez (7 novembre).—Bataille de Burgos (20 novembre).—D'Espinosa  
(10 et 11).—De Tudela (23).—De Somo-Sierra (30).—Attaque et capitulation de Madrid (2-3-4  
décembre).

Avant de faire éclater sa colère, Napoléon prit ses sûretés contre le nord de l'Europe. Il conclut avec la Prusse la convention de Paris qui réduisit à 40,000 hommes les forces militaires de cette puissance déchue, et qui livra aux garnisons françaises les places de Glogau, Stettin et Custring. Dans la célèbre entrevue d'Erfurth, il obtint de l'empereur

Alexandre le renouvellement des promesses de Tilsitt. Enfin il opposa au mauvais vouloir de l'Autriche une levée de 160,000 hommes.

■ Cependant la grande-armée évacua l'Allemagne pour porter au-delà des Pyrénées ses redoutables colonnes. L'empereur lui adressa la proclamation suivante :

« Soldats ! Après avoir triomphé sur les bords du Danube et de la Vis-  
« tula, vous avez traversé l'Allemagne à marches forcées. Je vous fais  
« aujourd'hui traverser la France sans vous donner un moment de repos.  
« Soldats ! J'ai besoin de vous ; la présence hideuse du léopard a souillé  
« les continens d'Espagne et de Portugal, qu'à votre aspect il fuie épou-  
« vanté ! Portons nos aigles triomphantes jusqu'aux colonnes d'Hercule.  
« Là aussi vous avez des outrages à venger. Soldats ! Vous avez surpassé  
« la renommée des armées modernes : mais avez-vous égalé la gloire  
« des armées de Rome qui, dans une même campagne, triomphèrent sur  
« le Rhin et sur l'Euphrate ; en Illyrie et sur le Tage ? »

■ C'était promettre une de ces brillantes campagnes dont le succès était si rapide. Le désastre de Baylen renfermait un grave enseignement dont il était profondément préoccupé. Les troupes de Dupont, formées de recrues, s'étaient promptement aguerries ; mais elles n'avaient apporté au camp que de l'aptitude militaire. Le jour où l'habileté des chefs s'était trouvée en défaut, l'énergie, la passion individuelle avaient disparu. La source de force, que les grandes crises de la révolution avaient fait surgir du sein des masses populaires, commençait donc à s'épuiser. On pouvait prévoir un avenir plus ou moins éloigné où elle serait réduite à des proportions appréciables au calcul, où elle cesserait d'être applicable à l'exécution des grands desseins auxquels l'empereur avait voué sa vie. Tout lui faisait une loi de se hâter de frapper sans relâche des coups décisifs avant l'heure où la décrépitude atteindrait la génération héroïque dont il était l'héroïque représentant.

■ A la fin de l'été, Duhesme était entièrement bloqué à Barcelone par 25 à 30,000 hommes, et l'armée de Joseph, réduite à 50,000 combattans divisés en trois corps sous Bessières, Ney et Moncey, était resserrée entre Durango, Miranda-del-Ebro, Logroño et la rivière d'Aragon. L'armée de Galice pesait sur sa droite et son front. Forte de 50,000, elle était rangée en équerre de Bilbao à Tudela. Blake la commandait encore, mais il devait céder le premier grade au marquis de La Romana qui s'étant habilement échappé du Danemark, venait de ramener en Espagne tout son corps d'armée. Castaños (40,000) faisait face à Moncey sur l'Aragon soutenu en seconde ligne autour de Saragosse par Palafox (20,000) ; outre ces corps, il y avait les divisions d'Estramadure et de Castille destinées à faire partie de l'armée de Castaños, et non incorporées.

On se tenait de part et d'autre en observation quand Lefebvre (divisions Leval, Villatte et Sebastiani 25,000, 4<sup>e</sup> corps) passa la Bidassoa et se mit en ligne, la droite appuyant au golfe de Gascogne. Dès qu'il eut pris position, les autres maréchaux s'ébranlèrent pour étendre le demi-cercle dans lequel ils étaient renfermés. Ney se porta sur Logroño, l'enleva aux postes de Castaños, rétablit le pont de l'Ebre et jeta ses avant-gardes sur la rive droite. Dans le même moment, le général espagnol, cherchant à déborder la gauche de Moncey se fit enlever à Viana environ 1200 hommes. A peu de jours de là, Lefebvre aborda la gauche de Blake, la mena battant jusqu'à Bilbao et s'empara de cette ville.

Le champ d'opérations s'était agrandi. Victor déboucha à la tête du 1<sup>er</sup> corps (25,000 hommes) et s'établit sur les hauteurs d'Orduña à la gauche de Lefebvre qui reprit aussitôt l'attaque contre Blake, lui enleva le camp de Guenes et fit 4000 prisonniers. Sur ces entrefaites, Napoléon, avec la garde, parut au quartier général de Vittoria. Après avoir formé une réserve de cavalerie sous Bessières, que Soult remplaça dans son commandement, il donna l'ordre à Ney et Moncey, 6<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> corps, de tenir en échec les troupes d'Andalousie, à Lefebvre et Victor de continuer à pousser celles de Galice, et lui-même, avec Soult (2<sup>e</sup> corps) et la garde, partit pour Burgos où s'étaient rangées les levées d'Estramadure. Son dessein était de les rompre, de faire ainsi entre Blake et Castaños une large trouée.

Tout se mit en mouvement, et le même jour on livra deux batailles qui décidèrent du sort de Madrid.

Deux divisions commandées par le comte de Belveder (12,000) défendaient Burgos à cheval sur la chaussée. Soult, sans attendre le déploiement de son corps d'armée, brusqua l'attaque du centre à la tête des vétérans de Mouton. Pendant qu'il le culbutait, Bessières et Lasalle avec la cavalerie, rompirent les deux ailes et pénétrèrent pêle-mêle avec les vaincus dans la ville qui fut livrée au pillage. On prit aux Espagnols 5000 prisonniers et leur matériel; le reste de l'armée fut dispersé.

De son côté, Victor, manœuvrant sur la crête des montagnes, trouva l'armée de Gallice formée en avant d'Espinosa-de-los-Monteros. Flanquée à gauche par des sommités à peine accessibles et à droite par des bois qui s'étendent jusqu'à la Trueba, elle s'était arrêtée dans cette forte position pour tenter le sort des armes et couvrir Reynosa, centre de ses parcs et de ses magasins.

A deux heures après-midi, Victor, qui débouchait par des chemins vicinaux où son artillerie n'avait pu le suivre, commença la fusillade par la droite des ennemis. A quatre heures, le bois sur lequel s'appuyait leur droite, fut enlevé. Ils revinrent à la charge et, jusqu'à la nuit, soute-

nus par une batterie de six pièces, ils firent de vaillans et inutiles efforts pour regagner le terrain perdu.

Blake s'attendit le lendemain à voir le combat continuer comme il s'était engagé. Mais les Français avaient profité de la nuit pour changer leur ordre de bataille. Au point du jour, la gauche des Espagnols fut singulièrement surprise de reconnaître que l'effort de l'attaque se portait contre elle. Prise au dépourvu, elle se laissa déposter des hauteurs qui défendent l'approche du pont d'Espinosa et bientôt elle lâcha pied. Cependant l'affaire devenait générale; le centre et la droite de Blake soutenaient difficilement le choc lorsque la déroute de la gauche les obligea de plier; ils ne purent se retirer en bon ordre. Au passage de la rivière, les rangs se rompirent. L'artillerie et des milliers de prisonniers restèrent sur le champ de bataille.

Blake indiqua aux fuyards Reynosa comme point de ralliement. Mais, d'un côté, la cavalerie de Lefebvre, et de l'autre une division du 2<sup>e</sup> corps que Soult, à peine maître de Burgos, y conduisait en personne, les débordèrent. Soult touchait aux portes de Reynosa, quand les débris de l'armée de Galice s'y entassèrent. Il leur fut impossible de se réorganiser, et ils se jetèrent en désordre dans les montagnes de Leon, abandonnant leur matériel et d'immenses approvisionnemens. La Romana prit en ce moment le commandement des vaincus, réduits à 10,000 combattans, hors d'état de rien entreprendre.

Napoléon avait à peine posé le pied sur le territoire espagnol et il n'avait eu qu'à marcher pour écraser les armées de Galice et d'Estramadure; restaient à sa gauche Castaños et Palafox; à sa droite les Anglais qui débouchaient du Portugal et dont les mouvemens étaient assez lents pour lui permettre d'achever la dispersion des levées espagnoles.

Pendant que Soult, poussant jusqu'à Santander, parcourait et désarmait cette province, Victor rejoignit l'empereur, et Lannes, à la tête des 3<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> corps (30,000 hommes), fut chargé de l'opération contre les armées d'Andalousie et d'Aragon. Il forma deux colonnes: l'une, sous ses ordres immédiats, se concentra à Lodosa pour y passer l'Èbre; l'autre fut conduite par Ney de Logroño à Soria pour gagner de là Taarazon, couper Castaños de Madrid et l'acculer au royaume de Valence. Le mouvement des deux maréchaux contraignit les Espagnols à évacuer le versant des Pyrénées; ils se rangèrent de Tudela à Cascante au nombre de 45,000 sur une ligne d'une lieue et demie, la droite à l'Èbre, la gauche à l'un de ces ravins que l'on trouve à chaque pas. Lannes se heurta contre eux et, pour les disperser, il n'eut pas besoin de manœuvrer. Enfoncer le centre, prendre à revers la gauche, attaquer de front la droite et la culbuter, ce fut l'affaire d'un moment. Les ennemis perdi-

rent 7000 hommes, 30 canons, 7 drapeaux et se retirèrent en désordre : Palafox sur Saragosse; Castaños par les routes de Valence et de Si-guenza. Ney, retardé par l'état des chemins, n'arriva pas à temps sur le champ de bataille où sa présence eût anéanti l'armée d'Andalousie.

Cependant la grande-armée achevait de défilé au-delà des Pyrénées. Le 8<sup>e</sup> corps (ancienne armée de Portugal, 22,000 hommes) gagna les Asturies et fut mis sous les ordres de Soult. Le 5<sup>e</sup> corps sous Mortier (20,000) entra en Aragon et le 7<sup>e</sup> corps, sous Gouvion-Saint-Cyr (22,000), en Catalogne. Dans le même temps, Napoléon, flanqué à droite par Lefebvre qui se porta de Valladolid à Ségovie, se mit à cô-toyer, par la route de Buitrago, le mouvement du 6<sup>e</sup> corps. Il arrivait à Aranda lorsqu'il apprit la victoire de Lannes. Rien ne s'opposant plus dès-lors à sa marche sur Madrid, il donna l'ordre de pousser en avant. Soult fut chargé de contenir la Galice et Lannes l'Aragon, tandis que Ney continuait à manœuvrer de manière à prévenir les colonnes de Cas-taños sur les routes de Madrid et à les rejeter hors de la Castille.

Arrivé au défilé de Somo-Sierra, Napoléon le trouva défendu par 13,000 hommes des levées d'Estramadure et de Castille. Leur posi-tion était belle, seize pièces de canon en batterie enfilèrent la chaussée, et des tirailleurs, embusqués derrière les rochers des deux côtés de la route, prolongeaient leur feu jusqu'au pied de l'escarpement. Trois régimens d'infanterie et six pièces de canon s'engagèrent dans le col et sur les hauteurs à droite et à gauche. Mais les aspérités du lieu plus que le feu de l'ennemi rendaient leurs progrès incertains, quand Napoléon accourut avec les chasseurs de sa garde et les lanciers polonais. Après avoir reconnu le terrain, il ordonna à cette brave cavalerie de gravir au galop la chaus-sée et d'enlever la batterie espagnole. Cette charge brillante s'exécuta avec la rapidité de la foudre. Les canonniers furent sabrés sur leurs pièces dont on s'empara; l'infanterie, débordée par la chaussée, déposa les armes ou se dispersa. Le corps d'armée disparut.

On ne rencontra plus d'obstacles jusqu'aux portes de Madrid, où les deux colonnes se présentèrent en même temps : Napoléon par la route de Burgos, Ney par celle de Saragosse.

Les Espagnols avaient fait les apprêts d'une défense désespérée. Les miliciens, 40,000 paysans armés, 8000 hommes de troupes réglées, et 100 pièces de canon braquées derrière des barricades, faisaient présager une résistance sanglante. Les deux premières sommations de l'empereur ayant été reçues avec des cris de fureur, il se vit dans la nécessité d'ouvrir le feu. Son effort porta d'abord sur le palais de Buen-Retiro qui domine la ville et qui en livre l'entrée. A la suite d'un engagement long-temps douteux, Victor s'en rendit maître. On y établit une formidable

batterie, et une troisième sommation fut faite avec la menace d'anéantir Madrid. Elle produisit un effet décisif: à la suite d'un conseil tumultueux, les troupes de ligne partirent, la populace armée se dispersa, et une capitulation mit l'armée française en possession de tous les postes.

En un mois de campagne, la capitale était conquise et les armées en fuite. Cependant, jamais si grands résultats n'avaient eu si peu de portée. Dans le cercle que renfermaient les baïonnettes victorieuses, on cédait à la force. Mais au-delà, pas une ville n'ouvrait ses portes. Pas un seul acte de soumission; partout un enthousiasme sombre, une exaltation prête à tous les sacrifices. L'empereur publiait des amnisties; on les dédaignait, et l'insurrection tirait de nouvelles forces des fautes mêmes, des défauts d'organisation, qui avaient facilité le triomphe de la grande-armée.

La junte centrale s'était réunie à Aranjuez, où elle avait convoqué des députés de toute l'Espagne; mais cette assemblée n'avait pu saisir le pouvoir dictatorial, elle n'avait pu même songer à mettre de l'unité dans la défense, à nommer un général en chef et à amalgamer les forces fournies par les diverses provinces. Les armées se composaient donc: l'une d'Aragonais, de Valenciens, d'Andalous; l'autre de Galiciens, d'Asturiens, de Basques; tous conservant leurs drapeaux, leurs rivalités; tous commandés par des généraux qui, n'étant point contenus par la main de fer d'un pouvoir suprême, se livraient en présence du danger aux passions, aux mésintelligences qui troublaient le bon accord de leurs troupes. De là, la promptitude des généraux français à gagner des batailles où l'on a peine à saisir quelques traits saillans. Mais après ces batailles, les vaincus de retour dans leurs provinces, formèrent le noyau d'une défense plus locale et plus opiniâtre. Ainsi les Aragonais qui n'avaient pas tenu quatre heures à Tudela, secondés par les Andalous et les Valenciens, se réfugièrent dans Sarragosse, ville ouverte, où ils soutinrent un siège meurtrier, dont la durée excède celle de la campagne d'Austerlitz. Si jamais l'empereur a mesuré, avec un sentiment de doute, l'étendue de la tâche qu'il s'était imposée, ce dut être, lorsque maître de Madrid, il vit surgir sur ses pas une Vendée, aux proportions de treize millions d'âmes et de 27,000 lieues carrées. Il eut du moins la joie de détruire une armée anglaise.

## V.

## OPÉRATIONS EN GALICE.

Les Anglais à Salamanque (28 novembre au 12 décembre).—Marche sur Valladolid (12 à 14).—Passage du Guadarama par les Français (23-24).—Combats sur l'Esla.—De Mansilla (29).—Départ de Napoléon (1<sup>er</sup> janvier 1809).—Combat de Cacabellos (3).—Bataille de la Corogne (16).—Capitulation de la Corogne (19).—Conquête de la Galice (fin de janvier).

Après la convention de Cintra, Dalrymple fut disgracié; on lui reprocha d'avoir laissé échapper l'armée française, qu'il eût dû forcer de déposer les armes, et, selon le rang d'ancienneté, on le remplaça par Moore, à qui l'on prescrivit d'entrer en Espagne, de rallier à Salamanque 15,000 hommes, que David Baird conduisait directement d'Angleterre à la Corogne, et de coopérer à la défense de Madrid.

Moore ne se prêta qu'à contre-cœur à l'exécution d'un plan dont l'inefficacité était trop palpable; toutefois, il déboucha du Portugal à la tête de 20,000 hommes. L'infanterie se porta par Ciudad-Rodrigo à Salamanque, pendant que l'artillerie, la cavalerie et les convois allèrent chercher à Badajoz une route plus voiturable. Ces détours, ces lenteurs contrastaient singulièrement avec l'activité de Napoléon. L'armée française était en possession de Burgos que l'infanterie de Moore touchait à peine au lieu de ralliement. Dès-lors, tout ce mouvement était perdu pour le salut de Madrid, et le général ennemi se disposait à battre en retraite, lorsque de nouveaux ordres le forcèrent d'entrer en opérations. Passant alors d'une juste circonspection à une ardeur téméraire, il se porta contre les communications de la grande-armée en marchant sur Valladolid.

Mais Napoléon l'épiait. Lefebvre et Victor prirent position sur le Tage

de manière à s'interposer entre les Castilles et les provinces du midi. Les autres corps firent un à droite et filèrent au pied du Guadarama pour franchir les défilés de cette haute montagne, tomber à l'improviste sur Valladolid et prendre en flanc les Anglais. Dans le même temps, Soult descendit de Reynosa, dans le dessein de rompre la Romana et de devancer Moore dans le royaume de Léon.

Moore se vit perdu; coupé de Badajoz, il ne pouvait plus se retirer que par Ciudad-Rodrigo, au risque d'être acculé à l'entrée du Portugal et de perdre ses convois, ou par la Galice, au risque d'être débordé par Soult. Dans cette situation extrême, il prit la résolution de marcher au maréchal, de l'écraser et d'opérer ensuite sa retraite. Funeste tentative, qui l'engagea sans retour sur la route de la Corogne, et à laquelle il fut obligé de renoncer, en apprenant à Palencia que le 2<sup>e</sup> corps avait été renforcé par le 8<sup>e</sup>, et que Napoléon, malgré les obstacles de la saison, avait passé les monts et touchait à Valladolid. Il n'y avait plus d'espoir de salut que par une de ces marches précipitées, qui sont accompagnées de tant de désastres. Rien n'égale les malheurs et les désordres de la retraite des Anglais. La discipline se perdit, les soldats effrénés exercèrent en pays allié d'atroces dévastations; un grand nombre périt, le reste ne s'échappa qu'au prix de son matériel et de l'honneur des armes.

Moore et La Romana partirent ensemble, l'un de Carion, l'autre de Palencia, pour ne faire qu'une course jusqu'à Mansilla et Benavente. Près de cette dernière ville, il y eut au passage de l'Esla un léger engagement à l'avantage des Anglais, mais trop insignifiant pour ralentir leur fuite; ils se hâtèrent de gagner Astorga. De son côté, Soult atteignit à Mansilla l'arrière-garde espagnole, la culbuta, lui fit 1500 prisonniers et frappa le corps de La Romana d'une telle terreur, qu'après de vains efforts pour conserver ses rangs, il se jeta dans les montagnes des Asturies. Soult poussa sans obstacles jusqu'à Léon, puis il fit à Astorga sa jonction avec l'empereur.

Moore, toujours mené l'épée dans les reins, s'enfonça dans les gorges de la Galice, abandonnant presque tous ses convois et des milliers de prisonniers. Son armée était désorganisée, Napoléon chargea Soult de l'achever; il plaça Ney en observation aux débouchés des Asturies, et partit pour Valladolid avec Bessières et la garde, rappelé en France par les armemens que l'Autriche ne prenait plus la peine de dissimuler.

Le surlendemain, l'arrière-garde anglaise fut forcée à Cacabellos et le corps de bataille s'enfuit jusqu'à Lugo. La difficulté des transports retarda les vainqueurs, et donna à Moore le loisir de faire une courte halte, de reformer ses rangs, et de prendre position sur le Minho qu'il parut vouloir défendre; mais aux premières manœuvres de son adversaire, il

effectua sa retraite sur La Corogne, où il parvint le 12 janvier, affaibli de 9 à 10,000 hommes, ayant perdu chevaux, canons, voitures et magasins. En attendant le retour des bâtimens qui avaient débarqué Baird et qui étaient à Vigo, où il avait songé d'abord à se retirer, il couronna les hauteurs dont La Corogne est entourée, et se mit en mesure de soutenir le choc. Les avant-postes français se montraient déjà; mais l'artillerie, retardée par la rupture des ponts, ne put arriver que le 16. Les voiles de transports étaient dans le port dès la veille, et l'embarquement était commencé lorsque Soult ouvrit le feu. Les Anglais se défendirent en désespérés. Moore se fit blesser mortellement; Baird eut un bras emporté, et au prix d'énormes sacrifices, ils conservèrent leurs positions jusqu'à la nuit, dont ils profitèrent pour gagner leurs vaisseaux et prendre le large. Trois jours après, La Corogne capitula. Le maréchal y fit le lendemain son entrée, et avant la fin du mois, il acheva la conquête de la province.

## VI.

### OPÉRATIONS SUR LE TAGE.

Combats du pont de l'Arzobispo (24 décembre).—d'Almaraz (25).—Bataille d'Uclez (13 janvier 1809).—Entrée à Madrid de Joseph Napoléon (22).

Les armées d'Estramadure et d'Andalousie se reformèrent, la première sur la rive gauche du Tage, commandée par Galluzo (25,000), l'autre dans la province de Cuenca, sous les ordres du duc de l'Infantado (30,000).

A l'approche du 4<sup>e</sup> corps qui s'avancait sur Talavera de la Reyna,

Galluzo fit occuper les débouchés des ponts. Mais de peur de laisser à ses colonnes le temps de se fortifier et de recevoir des renforts, Lefebvre engagea une suite d'attaques depuis le pont de l'Arzobispo jusqu'à Almaraz. L'ennemi plia, poursuivi et harcelé jusqu'à Merida.

Le duc de l'Infantado voulut aussi s'appuyer au Tage et refouler sur Aranjuez les avant-postes du premier corps qui se répandaient sur la rive gauche. Victor le prévint. A la tête de 16,000 hommes, il déboucha par Ocaña. Là, pour surprendre par une marche de flanc l'ennemi qui manœuvrait sur la route de Cuenca à Madrid, il forma ses divisions en deux colonnes parallèles et les poussa par Tarancon à-la-fois, à Uclez sur le front, à Alcazar sur les derrières des deux premières divisions espagnoles (16,000). Celles-ci, rompues sur tous les points, se dispersèrent et furent presque anéanties. Le duc de l'Infantado, avec les troupes qui n'avaient point combattu, rentra dans le royaume de Valence.

Cette victoire décida Joseph à faire dans Madrid son entrée, qu'il avait jusque-là différée. Il y eut alors deux gouvernemens : l'un maître de la capitale, fort de l'appui de 200,000 Français; mais sans ressources nationales, sans revenus, sans autre assentiment que des démonstrations officielles arrachées par la nécessité, l'autre investi de la toute-puissance que donnent l'amour de l'indépendance et l'énergie d'un grand peuple.

Joseph put à peine former quelques régimens; les juntes insurrectionnelles obéies partout où les Français n'étaient pas en forces, enrichies par les subsides de l'Angleterre, par les impôts des provinces continentales et de l'Amérique, continuèrent à mettre sur pied et à organiser des armées.

Toutefois, ces armées étaient pour quelque temps hors de combat. Cependant, l'armée française, commandée en chef par le nouveau roi, dont Jourdan était major-général, continua ses opérations contre l'Angleterre.

## VII.

## OPÉRATIONS CONTRE LE PORTUGAL.

Echec des Français à Tuy (15 février 1809).—Combat sur la Tamega (6 mars).—Prise de Chavès (11).—De Braga (20).—De Guimaraens (26).—D'Oporto (29).—Bataille de Medellin (28).—De Ciudad-Réal (27-28).—Mouvement de Sout sur la ligne de retraite (premiers jours d'avril).—Prise d'Oporto par les Anglais (12 mai).—Combat d'Amarante (12).—Retraite des Français (du 13 au 18 mai).—Leur arrivée à Lugo (23).

Les escadres britanniques n'avaient plus de point de contact avec la Catalogne ni la Galice. On résolut de leur enlever le littoral du Portugal et de faire perdre terre au reste des armées qui avaient fait capituler Junot.

Trois colonnes furent destinées à cette expédition : au nord Sout (2<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> corps, sous le nom de 2<sup>e</sup> corps), que Ney remplaça dans la Galice : au midi, Victor flanqué à gauche par le 4<sup>e</sup> corps, dont Sébastiani prit le commandement, et entre eux, la division Lapisse, forte de 10,000 hommes, qui dut déboucher par Zamora et Ciudad-Rodrigo.

Sout ouvrit la marche; il concentra 25,000 hommes sur le Minho, dont il voulait forcer le passage à Tuy. Les levées portugaises bordaient la frontière, commandées par les généraux Freire et Sylveira. Celui-ci défendait les défilés des montagnes, l'autre le chemin plus facile qui côtoie la mer. C'était ce dernier qu'on désirait aborder. On avait à grand-peine réuni dans un affluent du Minho quelques embarcations, et dans la nuit du 15 février, on entreprit de gagner la rive gauche; mais on ne put vaincre le courant et la marée, l'opération échoua et le maréchal,

dépourvu des moyens de la tenter une seconde fois, fut obligé de remonter jusqu'à Orense, pour trouver un pont et s'engager dans les chemins montueux qu'il avait cherché à éviter.

Ce contre-temps occasiona beaucoup de retards. De nouveaux obstacles étaient survenus. La Romana, débarrassé de Ney, était descendu des Asturies et s'était jeté avec des nuées d'insurgés entre le Haut-Minho et la frontière du Portugal. La colonne française, avant de remplir sa mission, fut obligée de guerroyer encore en Galice. Après quelques manœuvres, elle atteignit près de la Tamega les bandes irrégulières qui se dispersèrent au premier choc. La Romana battit en retraite aussitôt pour retourner dans les Asturies, où l'éloignement du 6<sup>e</sup> corps avait donné carrière à l'insurrection. Soult alors entra sans hésitation dans les défilés du Portugal, sa marche fut des plus pénibles, la population entière était soulevée. Les villages déserts ne présentaient aucune ressource, et l'armée, arrêtée à chaque pas par la nécessité de faire des vivres, était sans relâche, harcelée sur ses flancs et sur ses derrières. Malheur aux traînards, aux hommes égarés! ils périsaient des plus cruels supplices, et la troupe entendait leurs cris sans pouvoir les secourir ni les venger. A Braga, à Guimaraens, l'ennemi voulut se mettre en ligne; il suffit de s'avancer l'arme au bras pour le culbuter; mais dans les rochers qui bordent la route, il reprit son avantage, et l'on ne mit pas moins de quinze jours à franchir le court espace qui sépare Chavès d'Oporto.

Cette grande ville, peuplée de 70,000 âmes, avait fait les mêmes apprêts que Saragosse et Valence. C'étaient des retranchemens, des barricades dans les rues, des canons en batterie et une milice exaspérée. Cependant, les redoutes furent forcées brusquement, la cavalerie se répandit dans les rues, sabrant, écrasant une foule de fuyards. L'épouvante saisit toute la population, qui se soumit après avoir subi les suites terribles d'un assaut.

Ce ne fut qu'une conquête stérile. Victor et par contre-coup Lapisse furent retenus en Espagne. Pendant que les 1<sup>er</sup> et 4<sup>e</sup> corps échangeaient leurs postes, l'armée d'Estramadure (22,000) commandée alors par le même Cuesta, qu'on avait vu d'abord à la tête de l'insurrection de Valladolid, se porta jusqu'au Tage, détruisit le pont d'Almaraz et prit position sur la rive gauche. Victor fut donc dans la nécessité de combattre pour se frayer la route du Portugal et dégager son flanc droit. La seule chaussée voiturable traverse Almaraz dont il fallait avant tout rétablir le pont. On se mit à l'œuvre et cependant deux colonnes (13,000) tournèrent l'ennemi par le pont de l'Arzobispo et le forcèrent à la retraite. Cuesta se replia au-delà de la Guadiana. Là, ayant reçu un renfort de 3 à 4000 hommes que le duc d'Albuquerque lui amenait d'Andalousie, il

revint sur ses pas pour offrir la bataille. Elle ne fut ni plus disputée, ni plus heureuse que les précédentes rencontres. Cuesta (25 à 26,000) se rangea dans une plaine spacieuse qui s'étend entre le lit de la Guadiana et le bourg de Don Benito, la droite au fleuve, la gauche à un ravin. Les Français (trois divisions d'infanterie, deux de cavalerie (21,000), maîtres de Medellin se déployèrent parallèlement aux Espagnols; mais ceux-ci ne formaient qu'une seule ligne sans réserve, et l'attaque ne disposa contre eux que d'une division d'infanterie flanquée par les deux corps de cavalerie; le reste se tint en seconde ligne. Cuesta avait su trouver le champ de bataille de Friedland; on marchait à lui en débouchant d'une ville dont le pont était l'unique point de retraite. Mais Victor avait en sa faveur sa propre expérience et l'inhabileté de ses adversaires, il porta son effort contre leur gauche et après deux heures de chances variées, il la rompit, la rejeta en désordre sur le centre qui, ainsi que la droite, était à ce moment fortement pressé. Alors, selon un écrivain espagnol, on vit tout-à-coup disparaître comme une rangée de cartes leurs longues et faibles lignes. L'armée entière se débanda; dans le désordre, elle ne put se rallier qu'aux confins de l'Estramadure et de l'Andalousie, affaiblie de plus de 10,000 hommes.

D'un autre côté, une seconde colonne ennemie, rassemblée au défilé de Despeña-Perros, commandée par le comte de Carbajal, sous le nom d'armée de la Manche, s'était mise en marche pour le Tage. Elle se heurta à Ciudad-Réal contre Sebastiani qui la culbuta et la poursuivit jusqu'à la Sierra-Morena. Ces deux victoires assuraient l'opération du premier corps contre les armées actives; l'insurrection de l'Estramadure la fit échouer. Victor, concentré à Merida, fit sommer Badajoz d'ouvrir ses portes; la junta lui répondit avec fureur: toute la province se leva et le maréchal crut devoir donner à Lapisse l'ordre de le rejoindre. Lorsqu'il l'eut rallié, il se disposa à tourner Badajoz et à pénétrer par les chemins que Junot avait précédemment frayés. Mais le temps s'était écoulé, l'on apprit que le 2<sup>e</sup> corps avait évacué Porto et l'expédition fut abandonnée.

Soult, privé de l'appui des deux autres colonnes, eut sur les bras les forces anglaises et portugaises. La route qu'il avait si péniblement parcourue se referma derrière lui. Sylveira, se jetant dans les montagnes qui encaissent la Tamega, reprit Chavès, Braga, Guimaraens; et les Galiciens, insurgés de plus belle, assiégèrent Tuy. Les hostilités en Allemagne étaient flagrantes, et l'Angleterre redoublait d'efforts pour délivrer la Péninsule pendant l'absence de Napoléon. Wellington avec de nouvelles troupes fut envoyé à Lisbonne. Enfin rien ne fut négligé pour exciter l'ardeur des populations du littoral.

Dans cette situation critique, l'espoir de la coopération de Victor pouvait seul retenir Soult à Oporto, mais au lieu de pousser en avant, il fallut d'abord assurer la retraite. Deux divisions se détachèrent : l'une pour dégager Tuy, l'autre pour reprendre Chavès. La première gagna le Minho par la route directe, dispersa les assiégeans et ramena au quartier général le grand parc d'artillerie qui, n'ayant pu s'engager dans les chemins des montagnes, était renfermé dans la place. La seconde, après plusieurs vicissitudes, fut contenue sur la Tamega et ne put dépasser Amarante.

Sur ces entrefaites, on apprit que Wellington (28,000) marchait sur Porto et Beresford vers la Tamega pour renforcer Sylveira. On se hâta de détruire le pont du Duero, et l'on se disposa à soutenir le choc. Mais, dans la nuit du 11 au 12 mai, deux divisions anglaises surprirent le passage du fleuve au-dessus de la ville; d'autres rétablirent le pont; enfin le 12 au matin, Soult, assailli sur tous les points, fut obligé d'ordonner la retraite. Il gagna Peñafiel avec l'intention de suivre la route d'Amarante et de Bragance. Là il sut que Beresford et Sylveira avaient opéré leur jonction, qu'ils avaient attaqué au pont d'Amarante, Loison qui se repliait sur le gros de l'armée et que le corps anglo-portugais remontait, à marches forcées, la Tamega pour occuper en masse le débouché de Chavès.

Ce fatal contre-temps, que l'hostilité de la contrée n'avait point permis de prévenir, mettait l'armée française dans le plus grand péril. Il était évident que Wellington allait la déborder par sa droite en même temps que Sylveira par sa gauche; et la nature ardue des localités pouvait à chaque pas lui imposer la nécessité de déposer les armes. Soult la sauva par la promptitude et l'à-propos de ses mesures. Il sacrifia sans hésitation, matériel, munitions, approvisionnement, il se hâta de gagner Guimaraens, puis laissant à gauche Braga, où Wellington menaçait de le devancer, il s'enfonça dans les montagnes, que creuse le Cavado. On atteignit au bout de deux jours Ruivaens, embranchement de la route de Chavès, où était posté Sylveira et d'une gorge profonde qui en côtoyant le lit du torrent, aboutit à Montalegre. L'armée entière se jeta dans ces sentiers étroits où deux hommes pouvaient à peine passer de front. A ses pieds le Cavado, gonflé par une pluie violente, roulait en mugissant; sur sa tête étaient suspendus des rochers d'où partait une fusillade incessante. Enfin, le chemin, déjà si pénible, était rompu de distance en distance par des ruisseaux qui débordaient de leurs lits escarpés. Soult surmonta tous ces obstacles, il parvint à dérober sa marche aux deux généraux ennemis et à toucher la frontière d'où il gagna Orense. Quelques hommes seulement furent enlevés à l'entrée du défilé du Ca-

vado, la cavalerie conserva ses chevaux et la troupe ses armes. Cette retraite, bien différente de celle de Moore, est un des titres de gloire du maréchal. Serré, comme l'avait été le général anglais, entre deux armées supérieures en nombre, il les évita l'une et l'autre. Il passa sur le corps d'une population insurgée. Il sut inspirer aux soldats assez de confiance pour leur faire supporter avec une constance admirable, la disette, la tempête et les difficultés d'une route où ils furent escortés d'un feu roulant, auquel ils ne pouvaient répondre.

Les Anglais ne dépassèrent pas la frontière, impatiens de se rabattre sur l'Estramadure et d'opérer contre Victor. Soult arriva sans combattre sous les murs de Lugo qu'assiégeait La Romana. A son approche, les Espagnols s'éloignèrent, et l'armée prit enfin quelque repos. Ney était alors dans les Asturies d'où il revint après les avoir pacifiées; il eut avec son collègue une entrevue où ils concertèrent leurs mouvemens. Le premier se chargea de débayer la rive droite du Minho; le second, de poursuivre sur la rive gauche La Romana qui s'était retiré à Orense. Soult manœuvra pendant près d'un mois et poussa son adversaire sur la frontière du Portugal, puis, attiré par les événemens de l'intérieur, il lâcha prise pour gagner Benavente et Zamora. Alors, Ney, réduit à ses propres forces, ne put donner suite aux succès qu'il avait obtenus d'abord contre les Galiciens, il évacua la province, rappela les troupes des Asturies et se concentra dans le royaume de Léon.

---

---

## VIII.

### INVASION DES ANGLAIS EN ESPAGNE ET SES SUITES.

Les Anglais partent d'Abrantès (27 juin 1809).—Retraite de Victor (19 juillet).—Sa jonction avec Joseph (25).—Bataille de Talavera de la Reyna (27-28 juillet).—Marche de Soult (29).—Occupation de Plasencia 1<sup>er</sup> août.—Combat de Puente-del-Arzobispo (8).—Combat du col de Baños (10).—Bataille d'Almonacid (11).—Combat de Tamamès (18 octobre).—Bataille d'Ocaña (19 novembre).

L'Espagne entière était couverte de guerillas. Dans les provinces où les armées avaient disparu, ces bandes audacieuses inquiétaient encore les vainqueurs; elles interceptaient les courriers, les convois et lorsqu'on les poursuivait trop vivement, elles trouvaient dans les montagnes des refuges inaccessibles.

Grâce à l'insurrection générale, appuyée par 30,000 Anglais, par les noyaux des troupes de La Romana, et de Cuesta, par les divisions d'Andalousie et de Valence, à la fin de juin, le Portugal, la Galice et les Asturies furent entièrement dégagées et presque partout les armées françaises réduites à la défensive. Ce fut alors que Wellington entra en Espagne et commença la longue lutte où il finit par triompher.

L'armée anglaise, forte de 24,000 hommes, sortit du camp d'Abrantès et se porta contre Victor qui avait pris position à Plasencia. Elle était flanquée à droite par l'armée d'Estramadure rangée sur la rive gauche du Tage (36,000), et à gauche par la légion de Robert Wilson (4000). Son mouvement était combiné avec celui de Venegas, successeur de Carbajal qui avait ordre de déboucher dans les plaines de la Manche, à la tête de 20,000 hommes. Enfin Beresford conduisait une réserve de 15,000 Portugais, et au nord, le duc d'El-Parque, successeur de La Romana, avait organisé une armée de 22,000 hommes. Joseph voyant Madrid menacé, prescrivit à Victor de se replier sur lui en même temps

qu'il ordonna à Soult et à Mortier de se diriger sur Talavera pour y opérer leur jonction avec les troupes qu'il y conduirait de son côté; c'était la seule manœuvre à faire pour arrêter les progrès de l'ennemi : les deux maréchaux se mirent en route, mais la difficulté de cette marche à travers un pays ruiné, infesté d'insurgés et de postes ennemis, en prolongea malheureusement la durée; le roi ne put être informé à temps de ses progrès. Cependant Victor (25,000) repassa le Tietar et ensuite, l'Alberche, poussé de front par Cuesta et menacé à droite par Wellington qui côtoyait les hauteurs de manière à le déborder. Mais deux jours après sa retraite au-delà de l'Alberche, le maréchal fit sa jonction avec Joseph qui accourait de Madrid avec sa garde et la division Dessolles. A la vue de ce renfort Victor électrisé, repassa l'Alberche et culbuta les avant-postes ennemis.

Wellington ne doutant plus qu'on allait lui livrer bataille, se retrancha sur une ligne qui appuyait sa droite à Talavera de la Reyna et sa gauche à un mamelon que des ravins séparent de montagnes inaccessibles. Les Espagnols prirent la droite, appuyés au Tage, les Anglais formèrent la gauche. Le 27 juillet au soir, l'armée française arriva devant cette belle position et l'attaqua sans succès. Cet échec conseillait la prudence. Le maréchal Jourdan, major général de Joseph, voulait qu'on attendît Soult et Mortier pour livrer bataille; mais Victor et quelques autres officiers-généraux insistèrent. Ce parti l'emporta, et, sans attendre Sebastiani qui quittait seulement Tolède, on tenta, au point du jour, une nouvelle attaque qui ne fut pas plus heureuse que la première. Enfin après une courte suspension d'armes, causée par la chaleur extrême, les troupes de Sebastiani étant entrées successivement en ligne, l'affaire devint générale et dura jusqu'au soir sans que l'ennemi pût être entamé. Les pertes étaient égales : on avait, de chaque côté, 7 à 8000 hommes hors de combat. Joseph, renonçant à renouveler une sanglante lutte, fit retraite en bon ordre le jour suivant.

Les alliés exaltèrent leur victoire; Wellington fut dès-lors comblé d'honneurs. La junte centrale le nomma généralissime, et le roi d'Angleterre l'appela à la pairie avec le titre de vicomte de Talavera. Ce général, que la fortune a si souvent servi, a eu du moins le rare mérite de n'être point étourdi de ses faveurs. Il jugea mieux de son succès en se refusant à poursuivre les Français. Le surlendemain sa circonspection fut pleinement justifiée lorsqu'on apprit que Soult débouchait à Plasencia, sur les derrières de l'armée combinée, à la tête de 36,000 hommes.

Les lieutenans de l'empereur, dont les dissensions funestes ont eu tant d'influence sur l'issue de la guerre d'Espagne, étaient toutefois imbus de ses grandes leçons. Au bruit de la marche de Wellington, Joseph

n'avait point hésité à porter sur Victor toutes les troupes du midi et à donner à Soult l'ordre de prendre le commandement des 2<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> corps, de les réunir à Salamanque et de descendre, au pas de course, en Estramadure.

Cette belle combinaison honore le major-général Jourdan, mais Joseph en perdit le fruit par son impatience de combattre et de vaincre à Talavera. S'il eût temporisé, s'il eût laissé Wellington s'enfourner dans la haute vallée du Tage, c'en était fait de l'armée coalisée. Quoi qu'il en soit, l'occupation de Plasencia par le 5<sup>e</sup> corps fut un coup de foudre. Coupé de ses réserves, le général ennemi avait à choisir entre deux partis : rouvrir la communication tout en contenant Victor, ou renoncer à son plan de campagne et se jeter sur la rive gauche du fleuve. Le premier projet était sans doute préférable; mais, après quelques mesures qui lui démontrèrent les difficultés de l'exécution, il se décida pour le second, et il prit position au-delà du Tage, qu'il passa au pont de l'Arzobispo. On ne lui laissa pas le temps de s'affermir. Soult accourut, et après avoir fait à Oropesa sa jonction avec Victor, il donna l'ordre à Mortier d'enlever le pont qu'on avait barré et que défendaient les troupes espagnoles. On prit pour les assaillir l'heure de la sieste, tant les Français s'étaient endurcis au climat. A deux heures, par une chaleur étouffante, la fusillade s'ouvrit devant les ouvrages du pont. Cependant deux régimens de cavalerie passèrent à gué à peu de distance et prirent à revers le corps qui tenait tête à l'infanterie. Il plia, mais avant que le passage fût déblayé, le duc d'Albuquerque survint au galop avec 4000 chevaux, chargea les deux régimens français, les déborda, les enveloppa de tous points. Il y eut une telle mêlée, que Soult, croyant sa troupe anéantie, se disposait à faire tirer le canon sur le nuage de poussière qui voilait les combattans, lorsqu'il vit les Espagnols rompus se disperser dans la plaine. Dans ce moment, les moissons prirent feu, la flamme gagna les bois, et le champ de bataille ne fut bientôt qu'un horrible incendie. L'ennemi, frappé d'épouvante, prit la fuite, abandonna 1600 hommes et 30 canons. Après cet échec, Wellington se mit en retraite sur Badajoz; l'armée de Cuesta gagna, partie la Manche, partie les montagnes de l'Estramadure.

Restait à réduire le duc d'El-Parque dont l'armée était descendue en Castille, et Venegas qui avait poussé ses colonnes jusqu'à Tolède et Aranjuez. Sebastiani (14,000), les réserves (14,000) s'étaient déjà retournés contre celui-ci. Ney eut ordre de faire contre-marche, de se rendre à Salamanque et de repousser les Galiciens. Chemin faisant, il se heurta au col de Baños contre le détachement de Wilson qui se repliait après s'être montré aux portes de Madrid. Malgré l'avantage de ses positions, le général anglais fut contraint de céder au nombre. Il rentra en Portu-

gal, après quoi le 6<sup>e</sup> corps remplit sans obstacle sa mission. A son approche, d'El-Parque se réfugia sous le canon de Ciudad-Rodrigo.

Venegas, informé du mouvement de Sebastiani, prétendit défendre le passage du Tage, en se concentrant à Aranjuez. On reconnut son dessein, et au lieu de l'aborder de front, on défila par Tolède pour opérer sur son flanc droit. Lorsqu'il vit ses adversaires formés comme lui, sur la rive gauche, il recula jusqu'à Almonacid où il se décida à livrer bataille. Rangé devant la ville, la gauche appuyée à un monticule, il attendit le choc.

Sebastiani fut le premier en présence, et selon l'usage, il attaqua sur-le-champ. Les Espagnols montrèrent d'abord autant de fermeté que de valeur. Mais à mesure que les réserves se déployèrent, ils cédèrent le terrain et finirent par se débander pour fuir tout d'une traite jusqu'à la Sierra-Morena, après avoir perdu 4000 hommes.

Ainsi se termina la première excursion de Wellington en Espagne. Malgré l'échec de Talavera, l'habile concentration des corps français disloqua les armées combinées. Elles ne se résignèrent cependant pas à l'inaction. Si la victoire de Wagram et l'armistice de Znaym inspirèrent aux Anglais la résolution de ne point sortir du Portugal, les généraux espagnols eurent plus de constance. Mais, abandonnés à eux-mêmes, ils marchèrent à de nouvelles défaites.

Un léger succès de l'armée de Galice les entraîna dans des plans désastreux. Le duc d'El-Parque battit à Tamamès un détachement du 6<sup>e</sup> corps dont Ney, rappelé en Allemagne, avait laissé le commandement au général Marchand; puis faisant sa jonction avec les levées des Asturies que lui amena Ballesteros, il se rendit maître de Salamanque.

On crut tout possible, on donna l'ordre à l'armée de la Manche de déboucher encore une fois de Despeña-Perros et de marcher sur Madrid. La junte n'avait rien négligé pour la réorganiser. Elle était composée de 7 divisions et d'une nombreuse cavalerie (60,000); Areizaga la commandait en chef. Flanqué par l'armée d'Estramadure, sous le duc d'Albuquerque, secondée par le mouvement de d'El-Parque qui devait se jeter sur la route de Madrid à Burgos, elle fit irruption dans les plaines de la Manche, par les chemins de Tolède et d'Aranjuez. Les postes français se replièrent jusqu'au Tage et l'armée ennemie se réunit à Ocaña. Là commencèrent les hésitations. Areizaga fit d'abord tâter le passage du fleuve et perdit une semaine entière en manœuvres inutiles.

Cependant Soult, qui avait remplacé Jourdan comme major-général, et qui, en cette qualité, commandait en chef, Soult prit de promptes et décisives mesures. Il ne laissa dans l'Estramadure que le 2<sup>e</sup> corps; il concentra sur Aranjuez, Victor, Sebastiani, Mortier, les réserves (48,000),

puis, opposant Victor (14,000) aux troupes qui s'étaient déjà transportées sur la rive droite, il déborda sur l'autre rive, à la tête de 34,000 hommes.

L'Espagnol à son tour battit en retraite jusqu'à Ocaña, où il prit position; la droite couverte par un ravin profond, le centre s'appuyant la ville et la gauche à un bourg populeux. Soult courut au combat qui ne fut ni long, ni douteux. Son adversaire ne profita ni du nombre, ni du terrain, sa cavalerie était placée en seconde ligne, de manière à ne pouvoir se déployer et, comme s'il n'eût aucune mesure à prendre pendant l'action; il monta au clocher de la ville et se réduisit au rôle de spectateur inerte. La gauche des Français éprouva d'abord quelques difficultés à se former au-delà du ravin, elle fut repliée, mais, soutenue par des renforts, elle revint à l'assaut, enleva les hauteurs et frappa d'une telle stupeur l'armée ennemie, privée d'ailleurs des ordres de son général, qu'en un instant, elle lâcha pied, abandonnant artillerie, drapeaux, bagages et 30,000 prisonniers. Le peu d'hommes qui garda ses rangs rentra en Andalousie. Albuquerque entraîné, se retira du Tage à Truxillo et d'El-Parque, qui avait dépassé le Tormès, se mit à reculer en désordre. Atteint au pont d'Alba par le 6<sup>e</sup> corps, il fut culbuté, perdit 3000 hommes, ses bagages, ses canons, et ne ramena que des débris à Ciudad-Rodrigo.

Les mêmes fautes qui avaient jusque-là fait échouer les plans de la junte, s'étaient encore reproduites. Il manquait toujours à cette assemblée le pouvoir dictatorial qui seul pouvait l'élever au-dessus des intrigues et des mesquines rivalités. Ses généraux, comme ceux d'une cour, étaient des favoris dont l'inhabileté rendit inutile l'exaltation du soldat.

Ce ne fut que dans la défense des places et dans les expéditions des Guerilleros que le caractère national eut le champ libre, et que le premier titre au commandement fut une supériorité de talents et de valeur. Des sièges meurtriers et l'audace des partisans minèrent la force des vainqueurs et compensèrent presque les déroutes qu'essuyaient les troupes régulières. Les deux Mina dans les provinces basques; el Empecinado, dans la nouvelle Castille; el Pastor, en Aragon; el Cocinero, el Capucino, el Albuelo, el Medico, el Cura, el Marquesito firent plus de mal aux Français dans leurs expéditions que les batailles rangées. La Catalogne et l'Aragon furent les principaux théâtres de ces scènes sanglantes.

## IX.

## OPÉRATIONS EN CATALOGNE.

Prise de Roses (5 décembre 1808).—Bataille de Llinas (16).—De Molins-del-Rey (21).—De Walls 25 février 1809).—Investissement de Taragone (fin de février).—Retraite de Saint-Cyr (20 mars).—Siège et prise de Gironne (d'avril au 10 décembre).

Saint-Cyr débuta par l'investissement de Roses, dont le port, servant de relâche à la marine anglaise, était le foyer de l'insurrection de la province. Il enleva la place après treize jours de tranchée ouverte, et se mit aussitôt en mesure de dégager Barcelone.

La Catalogne est, relativement à la défense des royaumes du midi, d'une importance décisive. Elle couvre la route de Valence qui, au-delà de l'Èbre, est d'un accès facile; aussi les juntes avaient mis tous leurs soins à empêcher Duhesme de tenir la campagne. On avait renforcé les braves Somatens de troupes régulières, parmi lesquelles figuraient les divisions de Reding et de Coupigny, l'une et l'autre illustrées par leur victoire contre Dupont. Le général en chef Vivès, au moyen des intelligences qu'il avait conservées dans la ville et de l'appui des vaisseaux anglais, se flattait d'enlever Barcelone et de s'assurer ainsi la possession de toute la contrée. Il resserrait de plus en plus la place, couvert par des corps détachés sur les rivières qui se déversent dans la Méditerranée. Saint-Cyr osa percer jusqu'à lui en forçant, ou tournant les lignes de blocus qui se refermaient sur ses derrières. Vivès courut à sa rencontre. Enflammé de l'espoir de renouveler les merveilles de Baylen, il opposa une barrière de 20,000 baïonnettes aux 15 à 16,000 Français, poursuivis en queue par les corps qu'ils avaient cru pouvoir négliger.

On se heurta près de Llinas : Saint-Cyr prouva ce que peut la supériorité des manœuvres. Il défit complètement Vivès, lui passa sur le ventre et fit son entrée à Barcelone. Peu de jours après, il força à Molins-del-Rey le Llobregat, qui défendait Reding, et il parcourut en vainqueur les vallées d'où étaient descendus les Somatens.

Reding prit le commandement en chef et se rallia sous le canon de Taragone; les Français, au nombre de 18,000, campèrent aux portes de Barcelone. On se tint d'abord en observation, puis la résistance de Saragosse excita les Espagnols à marcher au secours de cette noble cité. Il fallait avant tout écraser Saint-Cyr, on se porta contre lui en deux colonnes; mais loin de se laisser prévenir, il aborda lui-même les assaillans à Walls, les surprit dans leur marche, rompit le premier corps (15,000) en deux parties, et poussant à Reding qui conduisait le second, il le mena battant jusqu'à Taragone dont il commença l'investissement.

Reding fut blessé et mourut; l'armée désorganisée, ne troubla point le siège, mais les guerillas se montrèrent si nombreuses sur les derrières du corps français, que le général en chef fut obligé de se retirer. Il se rapprocha de la frontière et se résolut à prendre Gironne, pour établir avec la France une communication solide. Mais cette place à demi démantelée, la retint pendant sept mois. Elle ne céda qu'à la famine; ni les brèches, ni les assauts, ni l'incendie des maisons n'ébranlèrent la constance de ses défenseurs. Enfin l'armée active, commandée par Blake, ayant vainement tenté de leur porter secours, ils capitulèrent après avoir épuisé leurs derniers approvisionnemens, leurs dernières munitions.

## X.

## OPÉRATIONS EN ARAGON.

Siège de Saragosse (30 décembre 1808 au 20 février 1809).—Capitulation (20 février).—Combats d'Alcaniz (10 juin).—De Maria (15).—De Belchite (18).

Après la bataille de Tudela, le 3<sup>e</sup> corps renforcé plus tard par le 5<sup>e</sup>, assiégea Saragosse. Lannes étant éloigné de l'armée par une maladie, Moncey commença les opérations. Il reconnut l'impossibilité d'enlever la ville, et il ouvrit la tranchée dans la nuit du 29 au 30 décembre.

Saragosse était alors peuplé de 50 à 60,000 âmes. L'Èbre le sépare d'un faubourg qui communique avec lui par un pont de pierre. Un mur d'enceinte, une mauvaise citadelle, des rues étroites et sinueuses étaient ses moyens matériels de défense. Mais de tant de cités où les vieux souvenirs sont encore vivans, c'était celle où les traditions de l'antique honneur national et des anciennes libertés avaient conservé le plus d'empire. C'était celle où l'insurrection s'était organisée avec le plus d'énergie, et les succès obtenus naguère contre Desnouettes et Verdier avaient exalté les âmes jusqu'à l'héroïsme.

30,000 hommes en état de porter les armes s'étaient renfermés dans la place; les Anglais les avaient abondamment approvisionnés, et, durant l'intervalle entre les deux sièges, on avait élevé des batteries, des retranchemens, des redoutes; on avait muré les rez-de-chaussées, percé de meurtrières les autres étages, on avait ménagé entre les maisons des communications.

Moncey fut remplacé le 1<sup>er</sup> janvier par Junot qui, au bout de quinze jours, poussa les tranchées jusqu'au mur que baigne l'Èbre. Il les étendit ensuite le long de l'enceinte; il dressa les batteries de brèche qui ouvri-

rent leur feu, tandis que les mortiers couvraient la ville d'une grêle de bombes. Les habitans se réfugièrent dans des souterrains où une horrible contagion les atteignit.

Sur ces entrefaites, Lannes reprit le commandement et ne tarda pas à ordonner l'assaut (27 janvier). On pénétra dans la ville; mais rien n'était fait : un feu terrible partant de tous les édifices, arrêta les vainqueurs. Il fallut disputer chaque maison, chaque étage, chaque chambre; il fallut, à l'aide de la mine, ouvrir un chemin à travers les décombres. Lannes recula devant cette lutte meurtrière, il reporta l'attaque sur d'autres points, il enleva le faubourg, et maître de la rive gauche, il mit en batterie cinquante pièces qui commencèrent à détruire les maisons de la rive droite, où l'on gagnait en même temps du terrain par les premières brèches. On se mit ainsi en possession du quart de la ville; ce fut alors que la junte offrit de se rendre. La capitulation fut signée le 20 février, le siège avait duré soixante-deux jours. Le feu, l'épidémie avaient dévoré 30,000 Espagnols; 8,000 Français avaient péri.

La sublime constance de Saragosse frappa d'admiration tout le peuple espagnol, et les juntes ne renoncèrent pas à disputer aux Français leur sanglante conquête. Lorsque le 5<sup>e</sup> corps se fut éloigné pour prendre en Castille des cantonnemens, d'où il se porta en Estramadure, Blake partit de Tortose à la tête de 40,000 hommes pour disputer Saragosse au 3<sup>e</sup> corps, qu'on venait de mettre sous les ordres de Suchet. Les Espagnols, vainqueurs à Alcaniz, poussèrent jusqu'à la Guerva; mais ils furent défaits à Maria, à Belchite, et se retirèrent les uns en Catalogne, les autres à Valence. Suchet resta maître de l'Aragon.